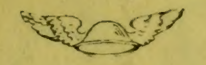
JULES ROMAINS

—

La Vie Unanime

— *POÈME* —



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



LA VIE UNANIME

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

UN ÊTRE EN MARCHE . . . . 1 vol.
ODES ET PRIÈRES. . . . . 1 vol.
DEUX POÈMES. . . . . 1 plq.
L'ARMÉE DANS LA VILLE. . . . . , ... 1 vol.

Chez Figuière

PUISSANCES DE PARIS. . . . . 1 vol.
MORT DE QUELQU'UN. . . . . 1 vol.
LES COPAINS . . . . , ... 1 vol.

Chez Divers Éditeurs

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ (Messein) . . . . 1 vol.
MANUEL DE DÉIFICATION (Sansot). . . . . 1 vol.
L'AME DES HOMMES . . . . épuisé

JULES ROMAINS

La Vie Unanime

— *POÈME* —



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder numérotés

JUSTIFICATION DU TIRAGE

243

PRÉFACE

O ville, il va paraître en toi, mon pauvre livre.
Ce ne sera d'abord qu'un tas dans la pénombre,
Un paquet lourd le long de la muraille, ayant
La carrure des blocs que portent les fardiers
Et l'odeur de la terre où la pluie est tombée.

Un jour, quelqu'un viendra dans l'arrière-boutique ;
Il défera les nœuds et fendra les papiers.
Les volumes, gardant la morsure des cordes,
Laisseront peu à peu, par secousses vivantes,
Tous leurs feuillets se dilater pour s'emplir d'air ;
De petites rognures blanches voleront
Comme d'un vieux bouquet de reines-marguerites ;
Le livre comprendra que ce n'est plus la nuit,
Et des piles, enivrées, crouleront à terre.

Puis on les mènera bien loin les uns des autres ;
Ils bondiront au creux des voitures à bras ;
Ils te traverseront, et tu n'entendras pas
Leur rumeur pourtant plus sonore que les eaux.

On les mettra debout au coin des étalages,
Peut-être, au dernier rang, cachés jusqu'à mi-corps,
Et penchés en arrière comme des mourants.

Tu ne le sauras pas. Tes hommes passeront ;
Leurs yeux ne verront pas les mots que j'ai voulus.
Le livre chantera comme un nid dans les ronces,
Tes foules passeront comme des bœufs fourbus.

Rien ne sera changé, rien n'existera mieux.
Tes rythmes resteront des couleuvres aveugles ;
Et l'onde que les roues font jaillir des essieux,
L'âme qui suinte entre les groupes et les salles,
Entre les mouvements et les murs, comme avant
Les ruisseaux du désert se perdront dans les sables.

Il y aura des familles dans les maisons ;
Et des couples montant les escaliers noueux,
Où coule et redescend comme aux veines d'un arbre
Ce que la chair a fait de pleurs avec le jour ;
Des femmes qui seront accoudées aux fenêtres ;

Des fillettes qui danseront sur les trottoirs ;
Et, recroquevillés au vent des carrefours,
Des rassemblements noirs qui craindront de mourir.

Rien ne sera changé à cause de mon livre.

Pourtant ta conscience y sera, dans mon livre ;
Tu la tiendras, toute petite, en le tenant ;
Est-ce qu'une tiédeur, est-ce qu'un battement
Ne traversera pas la couverture jaune ?
Ne sentiras-tu rien de chaud contre ta paume,
Rien qui palpite en soulevant ses plumes,
Rien qui te fasse deviner ce que tu tiens ?

Tu seras dans la nuit et devant le miroir
Sans trouver le volet de la lanterne sourde,
Et tu ne verras pas la forme de ta vie.

Toi,
Qui depuis tant d'années et tant d'âmes humaines
As bousculé tant de matière, hérissé
Tant de forces pour les darder pointe sur pointe,
Et jeté, comme des lassos qui t'échappaient,
Tant de fluides au cou des atomes sauvages ;
Sans avoir pu donner en échange aux nuages
Dont tous tes paratonnerres suçaient la foudre,

Aux forêts que sécha l'haleine de tes foules,
Autre chose qu'une fumée sur une usine,
Un sifflement après une locomotive,
Une clameur en sang traînée par les cheveux,
Un tremblement de fil sur les poteaux nerveux,
Et le soir un reflet rouge contre la nuit,
Je te donne ton âme, est-ce que tu en veux?



Méfie-toi ; les temps viendront ;
Il faudra plus d'un hiver
Pour le tuer tout, mon livre.
Car je fige autour de lui
Une membrane
Diaphane et dure
Comme du verre.
Il n'a besoin
Ni d'eau, ni d'air,
Ni de soleil.
Fais balayer
Ta neige sale
En tas sur lui,
Ou crache-le
Comme une cendre ;

Il est pareil
Aux spores en route dans le vent,
Sur qui la mort referme les mains
Sans les prendre,
Et qui plus loin, au milieu d'un roc,
D'un lac, d'un fumier ou d'une chair,
Continueront la chair des microbes.



Un soir quelqu'un dans une chambre
Aura lu ce que j'ai pensé,
Et la lampe tiendra les mots
Sous la pointe de ses rayons,
Comme un butin sous les épées.

Il marchera vers la fenêtre
Et l'ouvrira pour voir la ville.

Quelqu'un en haut d'un omnibus
Malgré les soubresauts des roues
Lira mon livre ; tous les mots
Entreront les uns dans les autres.

Une nuit de Juillet, quelqu'un
S'allongera dans son lit frais

En songeant qu'il a lu mon livre ;
Et comme alors il y aura
Un sifflement de train au nord,
Le cœur de l'homme, soulevé,
Refusera de s'endormir.

Dans le train qui sifflera vers le nord
Un homme lira près de la portière ;
La vitesse échauffera le poème ;
Il prendra feu, il étincellera ;
Le souffle du train lui fera des flammes ;
Les coups de piston secoueront les vers
Comme des torches brandies à la course.

Et des hommes, plus tard, n'ayant pas lu le livre,
Sauront mystérieusement ce que j'ai dit.

Ville, tu connaîtras la vague inquiétude
D'une femme aux paumes moites, aux yeux brillants.
Puis le malaise t'emplira en tournoyant,
Et tu croiras que l'on arrête tes voitures.

Tu trembleras alors de ma vieille morsure ;
Il sentira la fièvre, ton brouillard léger ;
Ta chair fermentera, tu seras enragée,
Et sur tes membres mous que je mords, hein ! pourtant ?
Tu ne trouveras pas la trace de mes dents.

PREMIÈRE PARTIE

LES UNANIMES



I. — AVANT



L'essieu d'un tombereau grince et le cheval bute.
Au coin du mur un enfant pleure. Il s'est perdu.
Il croit que c'est fini pour toujours ; que son père
Meurt englué parmi les grouillements épais
De la foule.

Beaucoup de femmes ont des crêpes.

Le ciel est du charbon broyé sur de la craie.

L'entonnoir de la rue est mousseux de bruits âcres.

L'univers marche ayant la tête dans un sac.

Je cherche.

L'enfant pleure.

Le tombereau grince.

Je cherche.

Il neige depuis des années ;
Le ciel est si bas, si crasseux
Que les hommes de haute taille
Ont presque peur de s'y cogner
Et d'en faire tomber sur eux.

La lumière vient de la neige.
Les yeux se résignent à n'être
Plus éblouis que par la terre.
C'était moins sombre, tout de même,
Et bien moins froid au temps de Dieu.

Les doigts gèlent. Savoir ! Savoir !
Comme les lacs dans la montagne
Les grandes âmes sont gelées.
Il ne suffit pas de savoir.



Nous avons décharné le monde
Fait par fait, soleil par soleil ;
Mais les lames fortes des sciences
S'ébrèchent contre le squelette.
Quand on les retire, elles ont
Une senteur d'astres pourris.

Comme on serait content si l'on avait un dieu !
Les mots aimés qu'on lui dirait ! Et les bons yeux
Qu'on lui ferait, si tout à coup, demain, ce soir,
Il entrait se placer au coin de notre feu,
Où le siècle encor vert flambe mal et grésille,
A cause de la neige qui tombe dans l'âtre.

Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir !

La flamme éclairerait sa figure et ses mains,
Et nous attendrions que sa bouche remue.

Hélas ! des dieux pareils, il n'en passera plus !
Ils ont peur de montrer leur costume trop simple
Et d'entailler sur quelque tesson leurs pieds nus.

Mais les autres, les dieux abstraits qu'on n'a pas vus,
Ceux que le souffle à peine chaud de la raison
Mit comme une buée aux vitres du destin,
Les dieux abstraits qui s'évaporent en divin,
Les dieux qui n'ont jamais parlé sur la montagne,
Et qui ne sont pas morts après avoir pleuré,
Ils peuvent exister, nos cœurs n'en veulent point.

Si c'était pour demain, vraiment, ou pour ce soir.

Les marchands sont assis aux portes des boutiques ;
Ils regardent. Les toits joignent la rue au ciel.
Et les pavés semblent féconds sous le soleil
Comme un champ de maïs.

Les marchands ont laissé dormir près du comptoir
Le désir de gagner qui travaille dès l'aube.
On dirait que, malgré leur âme habituelle,
Une autre âme s'avance et vient au seuil d'eux-mêmes,
Comme ils viennent au seuil de leurs boutiques noires



Ils voudraient simplement respirer et s'asseoir.
On les voit au bord des maisons, de loin en loin.
Ce sont des gens qui prennent l'air. Il n'y a rien.
Pourtant tout le long d'eux, tout le long du trottoir,
Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Une autre âme s'avance...

Qu'est-ce qui transfigure ainsi le boulevard ?
L'allure des passants n'est presque pas physique ;
Ce ne sont plus des mouvements, ce sont des rythmes,
Et je n'ai plus besoin de mes yeux pour les voir.

L'air qu'on respire a comme un goût mental.
Les hommes
Ressemblent aux idées qui longent un esprit.
D'eux à moi, rien ne cesse d'être intérieur ;
Rien ne m'est étranger de leur joue à ma joue,
Et l'espace nous lie en pensant avec nous.

Quelque chose s'est mis à exister soudain.

Je me sens tout fatigué ;
Mes lèvres tremblent un peu.
C'est comme si je venais
De donner trop de baisers.

Au fond de moi on a peur.
Trop de vent d'un coup pénètre
Et fait battre les croisées.

Une force douce pleut.
Il faut que j'aille me mettre
A l'abri sous ma pensée,

Dans ma chambre où l'on est seul.

L'air qu'on respire a comme un goût mental.

Je croyais les murs de ma chambre imperméables.
Or ils laissent passer une tiède bruine
Qui s'épaissit et qui m'empêche de me voir.
Le papier à fleurs bleues lui cède. Il fait le bruit
Du sable et du cresson qu'une source traverse.
L'air qui touche mes nerfs est extrêmement lourd.
Ce n'est pas comme avant le pur milieu de vie
Où montait de la solitude sublimée.

Voilà que par osmose
Toute l'immensité d'alentour le sature.

Il charge mes poumons, il empoisse les choses,
Il sépare mon corps des meubles familiers,

Et l'attache, là-bas, à des réalités
Que les murailles exilaient dans l'autre monde.

Les forces du dehors s'enroulent à mes mains.
Oh ! comment faire avec ces guides inconnues ?
Moi, dompter les naseaux qui reniflent au loin !
J'ai beau vouloir, je suis minuscule. Jamais
Je ne pourrai grandir mon unité vivante
Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.

Au moins, si je restais le cœur de cette chambre,
Si mes pulsations comme des ailes d'aigle
Battaient sur elle encore et lui servaient de loi !

Si je pouvais penser ma chambre seulement !

Les forces du dehors s'enroulent à mes mains.

Un enfant de dix ans souffre dans la maison.
On ne sait pas s'il va mourir. Le médecin
Et les femmes baissent la voix pour en parler.

Il fait nuit maintenant. Moi je suis désolé ;
J'ai le corps inquiet et trouble, comme si
La fièvre de l'enfant traversait les murailles
Jusqu'à moi. Pourtant je n'ai pas pitié de lui.
Mais toute la maison frissonne de sentir
Que la mort peu à peu, comme avec une paille,
Lui boit sa force ; et moi je tremble en même temps.

La douleur d'un seul être erre le long des murs.
On dirait qu'au milieu de notre chair commune

Une balle se plante et que la chair suppure.
Voilà que dans mon lit, malgré mes couvertures,
Je grelotte. L'enfant de là-haut souffre en moi ;
Son corps envoie au mien des messagers obscurs,
Et, comme un défilé obsédant de voitures,
Ses cauchemars à lui passent sous mon front moite.

Jamais
Je ne pourrai grandir mon unité vivante
Jusqu'à ce que l'énorme dehors entre en elle.

On joue du piano, là-bas,
De l'autre côté de la rue.
Je devine à tâtons que c'est
Une jeune fille vêtue
D'un corsage blanc, d'une jupe
Bleue, et d'un ruban à la taille.

Elle est seule au chaud de sa chambre.
Ses yeux voudraient bien être aimés.
Les notes glissent par les mailles
Des rideaux, passent la croisée,

Rencontrent des rayons de gaz ;
Le son me vient sur la clarté,
Et j'écoute onduler vers moi
Une musique à flamme jaune.

Ailleurs, sur une cheminée en marbre noir,
Une pendule tinte entre deux candélabres.
Un enfant court après son chien dans le couloir.
Une famille rit autour de la lumière.

J'ai quelque chose de total et d'éphémère ;
Je me sens à cheval sur des forces. Jamais
Le vent n'a secoué les branches de mon âme
Comme ce soir. Et lorsque l'heure sonnera,
Tout peut-être aura fui de ce vaste bonheur.
L'espace sue un bruit multiple qui m'étonne.
Je ne fais pas ce qu'il faudrait. J'ai peur. J'ai tort.
Il faudrait que je bouge avant qu'il soit trop tard.
Je suis à l'ancre ; la marée emplit le port ;
Elle veut m'arracher ; elle croit que je pars.
Les sifflements des trains gonflent, houlent, me poussent
Et l'alentour de moi s'exaspère en écume.
Mais je reste là. Je tremble. Je ne sais plus.
Je n'ose pas me mettre debout,
Je suis une gerbe de chair veule,
Les rythmes crépitent, le temps brûle ;

Pas un geste, pas une parole,
Rien qu'un tremblement de lèvres pâles.

Servir de bonde à toute la ville
Et ne pas éclater jusqu'au ciel !

Rien ne cesse d'être intérieur.

La rue est plus intime à cause de la brume.
Autour des becs de gaz l'air tout entier s'allume ;
Chaque chose a sa part de rayons ; et je vois
Toute la longue rue exister à la fois.
Les êtres ont fondu leurs formes et leurs vies,
Et les âmes se sont doucement asservies.
Je n'ai jamais été moins libre que ce soir
Ni moins seul. Le passant, là-bas, sur le trottoir,
Ce n'est point hors de moi qu'il s'agite et qu'il passe.
Je crois que lui m'entend si je parle à voix basse,
Moi qui l'entends penser ; car il n'est pas ailleurs
Qu'en moi ; ses mouvements me sont intérieurs.
Et moi je suis en lui. Le même élan nous pousse.
Chaque geste qu'il fait me donne une secousse.

Mon corps est le frémissement de la cité.

Le mystère nouveau cherche à nous ligotter ;
Ce passant tient à moi par des milliers de cordes ;
Dans ma chair des crochets s'enfoncent, et la mordent.
Lui, parmi le brouillard, lève le bras. Soudain
Quelque chose de très puissant et d'incertain
Vient soulever mon bras qui se défend à peine.

Je suis l'esclave heureux des hommes dont l'haleine
Flotte ici. Leur vouloir s'écoule dans mes nerfs ;
Ce qui est moi commence à fondre. Je me perds.
Ma pensée, à travers mon crâne, goutte à goutte,
Filtre, et s'évaporant à mesure, s'ajoute
Aux émanations des cerveaux fraternels
Que l'heure épanouit dans les chambres d'hôtels,
Sur la chaussée, au fond des arrière-boutiques.
Et le mélange de nos âmes identiques
Forme un fleuve divin où se mire la nuit.
Je suis un peu d'unanime qui s'attendrit.
Je ne sens rien, sinon que la rue est réelle,
Et que je suis très sûr d'être pensé par elle.

Je cherche.

Ce n'est pas en vain que j'ai cherché.

Les boutiquiers assis sur leurs chaises
Ont tracé dieu le long des maisons.
Et quand le ciel est devenu sombre
J'ai vu quelqu'un qui levait mon bras.

J'ai senti l'eau venir sous les rames.

Ma chambre a laissé comme un tamis
Glisser à moi des forces soumises.
Le dehors a pensé. J'en suis sûr.
Il fait divin, il fait clair de lune.

Le train s'est connu dans le tunnel
Dont l'haleine était pareille à celles
De l'âne et du bœuf qui étaient là,
Quand un dieu naquit dans une étable.

De grandes bêtes remuent ;
Des théâtres, des casernes,
Des églises et des rues
Et des villes ;

De grandes bêtes divines
Inconscientes et nues ;

Qui seront des dieux réels,
Parce que c'est notre rêve
Et que nous l'aurons voulu.





II. — DIEU LE LONG DES MAISONS



LA CASERNE

Les êtres ont fondu leurs formes et leurs vies.

Le soleil ne peut pas réjouir la caserne.
Elle souffre. Pourtant on la croirait heureuse ;
Sa façade regarde l'orient ; auprès,
La campagne, des bois, des jardins et des champs ;
Puis l'horizon fourbi par l'aurore.

Les murs crépis de chaux semblent ne recevoir
Que les plus purs rayons qui soient dans la lumière ;
Les tuiles rouges donnent un air jeune au toit ;
La cour, pleine de sable fin, s'épanouit.

Mais la caserne a mal sous sa belle bâtisse.

Il est huit heures du matin. C'est le moment
Où dans toutes les grandes villes, au lointain,
Il se fait un heureux ruissellement de corps.
Car les hommes affluent du pourtour vers le centre.
Le sommeil isolant ne les disperse plus.
Une foule fluide enfle les rues ; on entre
Dans les bureaux et les usines.
La hâte des passants se reflète aux vitrines ;
Les omnibus grincent et les cheminées fument ;
Les hommes sont liés par leurs rythmes confus ;
Des groupes vifs naissent, pullulent, se transforment.
Les muscles réveillés consentent d'être forts ;
La vie se penche et se déverse à plein goulot.

Mais la caserne souffre et regrette la nuit.
A l'aube, les soldats voulaient dormir encore
Pour demeurer eux-mêmes, pour garder dans l'ombre
Leur liberté blottie entre les draps rugueux.

Le clairon, par ses cris haletants, l'a contrainte
De reprendre son âme unique et douloureuse.
Sans donner le loisir aux bras de s'étirer,
Aux cœurs de renvoyer leurs rêves doucement,
Elle lance au galop en leur fouettant les reins
Toutes ses forces qui maugréent.

Le repos, le silence et l'amitié de l'ombre,
Il faut les repousser au dehors, d'un seul coup,
Car ces impuretés alourdiraient les membres
Qui ne doivent avoir, jusqu'à la fin du jour,
Pas un nerf immobile et pas un muscle mou.

Elle se hâte, mais les heures sont des sacs
Trop étroits, et taillés dans un cuir trop peu souple,
Pour contenir le tas de mouvements et d'actes
Dont elle essaye, en s'essoufflant, de les bourrer.

Derrière les murailles
La campagne végète avec recueillement.
Les plantes, peu à peu, sûres d'avoir le temps,
Réalisent leur forme et unissent en elles
A la joie d'être, qui s'étale comme un lac,
La joie de devenir qui coule comme un fleuve.

Chaque fois qu'elle jette un regard vers là-bas,
La caserne agit moins et sent mieux qu'elle souffre.

Des soldats penchés frottent le parquet des chambres ;
Leur dos se courbature et leurs bras ont des crampes.
Un qui fut paysan se souvient des prairies
Et du bruit de la faux dans l'herbe au mois de Juin.

L'homme blond qui descend l'escalier, hors d'haleine,
Songe à la petite salle d'une mairie
Sur une place jaune où flânait le soleil ;
Il écrivait assis dans un fauteuil canné,
Et le papier luisait tout autour de sa plume
D'où jaillissait à droite un filet d'ombre bleue.

Les couloirs sont parsemés de boue : il a plu
Hier, le soir ; et ceux qui balayent s'exténuent ;
D'autres sur les paliers, accroupis ou debout,
Ont la sueur au front en râclant des souliers.

Le passant qui atteint le sommet d'une côte
Et qui, posant le pied sur la pierre suprême,
La choisit comme socle à son corps solitaire
Afin qu'il voie et qu'il respire la forêt,
Résume en lui, pendant une seconde grave,
La sève, la poussée et le parfum des arbres ;
Et si, dans les taillis, une branche entravée
Se relève et craque brusquement ; si des fraises
Mûrissent, embaumées, à l'abri d'un buisson ;
Une bribe d'odeur et un duvet de son
Perdus parmi l'effluve et la rumeur des arbres,
Courent vers le cerveau grand ouvert du passant
Où toute la forêt se rassemble et se pense.

Dressée ainsi plus haut que la cime des âmes,
Sortie avec effort de l'enchevêtrement
Où se croisent leurs passions ramifiées,
Et couverte d'inconscient, cette rosée
Qui lui gouttait dessus quand elle a traversé
Les sombres épaisseurs de la chair qui s'ignore,
Gigantesque déjà mais indécise encore,
La conscience de la caserne,
Reçoit des cœurs dissimulés entre les choses
La faible exhalaison que fleure leur essence,
Et fait asseoir dans un recoin de sa douleur
Les petites douleurs envoyées par les hommes,
Pour qu'elles disent en deux mots qui elles sont
Et quelles plaintes elles portent.

Elle allonge ses doigts à l'épiderme tendre
Jusqu'aux derniers replis de la matière humaine,
Comme une main qui chauffe et qui remplit un gant ;
Et, par places, peureusement, perçoit les chefs
Comme des grains de plomb éparpillés en elle.

Puis elle n'entend plus les petites douleurs.
Un grand vent a couvert leur fausset monotone.
Il se met à crier, le sexe ardent des hommes ;
Le désir mâle en cage appelle les femelles ;
Les soldats chantent, vocifèrent, se bousculent,

Violent l'air. Leurs bras cherchent des bras plus mous
A pétrir. Furieux de n'étreindre jamais
Que d'autres bras raidis qui ne défaillent pas,
Et de ne découvrir, autour d'eux, nulle part,
Les corps blancs qu'il faudrait pour qu'enfin la caserne
S'apaise, ayant sa chair équilibrée en couples,
Ils allument un feu de gestes frénétiques ;
Et jetés sur la flamme comme des cartouches
Explosent les baisers qui n'ont pas pu servir.

Alors dans le lointain une locomotive
Enfonce un sifflement au ventre de l'espace.
C'est le signal de la révolte, l'ordre clair
Que la force des trains lance aux forces des hommes,
Pour que, brisant les fils qui les font graviter
Autour du même centre immobile et haï,
Elles échappent à ce tournoiement de fronde,
Transpercent le devoir comme un rond de papier,
Déploient le vaste essor qu'elles portaient roulé,
Et s'en aillent
Par-dessus l'horizon trouver leur horizon.

La caserne voudrait se dissoudre et mourir.
Un souffle s'insinue à travers elle, passe
Entre les corps qu'il meut, qu'il disjoint, qu'il soulève.
L'énorme bloc semble poreux. Toutes les vies

Travaillent à se fuir l'une l'autre. C'était
Une flotte serrée de navires à voiles ;
Mais la brise les pousse et les mâts ont craqué,
Et les navires s'éparpillent sur la mer.

Oh ! Partir. Les soldats trépignent pour partir.
Leur espoir, se dressant sur la pointe des pieds,
Tâche d'apercevoir l'heure miraculeuse
Où la contrainte sera fauchée.
Et les mains, rudement, soupèsent l'avenir,
Palpent les mois, comptent les jours. Sur les cloisons
Elles gravent le nombre en chiffres frémissants.

Par tous ses hommes la caserne veut mourir.

Cette mort-là serait douce comme l'eau pure.
Se dissoudre soi-même ; être pulvérisée
Et lancée en débris par la haine de soi,
Sans qu'un seul élément pleure l'unité morte,
Sans qu'un individu se cramponne à la joie
De vivre chaudement au rythme de l'ensemble,
Et sans que l'unité pleure sa conscience ;
La belle mort !

Mais ce n'est pas ainsi qu'elle pourra mourir.
Elle vivra d'abord dans son cercueil plombé.

L'Etat ordonne qu'elle y reste, qu'elle y dure.
Chaque jour il lui passe un peu de nourriture,
Et l'emplit de jeunesse neuve chaque année.

Puis, un matin, la guerre.

La caserne, qui ne sait rien,
Ne saura rien. On lui dira
De se glisser hors de ses murs,
De marcher, de suivre une rue,
Et de monter dans un train noir.

Et plus tard, pas beaucoup plus tard,
Ne sachant pas où les wagons
L'auront menée ;
Ne sachant rien du tout, sinon
Qu'il faut tuer ;
S'aplatissant, faisant des bonds,
Et voulant vivre alors d'un désir forcené,
Dans la boue et dans la fumée,
Saignant, rageant, ratatinée,
Elle ira et sera tuée
Par les canons.

Et le pressentiment fait reluire les armes ;
Il étale dessus un enduit de phosphore ;

Les fusils alignés en rayonnent si fort
Que les soldats, n'y posant plus le bon regard
Dont on flatte le dos des choses familières,
Y jettent un coup d'œil qui grince sur l'acier.
La caserne aperçoit qu'elle est pleine partout
De fusils, de baïonnettes et de cartouches.
Il y a des fusils debout aux rateliers,
Il y en a dans les sous-sols, dans les greniers.
Voilà ce qui pullule et ce qui germe en elle ;
La voilà la semence ! Elle connaît son sexe ;
Elle est féconde. Elle a de quoi créer, portant,
Comme un ovaire lourd qui palpite et qui s'enfle,
Des morts futures par milliers après son ventre.

Les trains peuvent siffler. Elle peut oublier.
Qu'importe ! Elle a sa chair et sa fatalité.
Il faudra qu'elle tue et qu'elle soit tuée.

LE THÉATRE

Gigantesque déjà, mais indécise encore.

La salle est vide encor d'esprit. Les portes claquent.
Des lampes au plafond brûlent distraitement.
Le lustre se réchauffe à peine ; les murmures
Eparpillés ne se fondent pas en rumeur.
Les femmes qui s'assoient et quittent leurs fourrures
Pensent et respirent toujours comme dehors.
Une enveloppe d'air froide et frêle persiste
Autour d'elles. Leur peau n'a pas senti encore
L'atmosphère commune où s'abreuvent les bouches,
Et leur âme est restée en route, près des portes.

Des strapontins grincent. On entre. Un enfant tousse.
Puis les bruits isolés s'accordent, se pénètrent ;

Une même tiédeur résume tous les souffles ;
Les parfums ne sont plus séparés des relents ;
Et les bruits, les odeurs, les moiteurs, les haleines
S'unissent pour remplir l'espace illuminé.

Le rideau monte ; dans un brusque apaisement
L'âme totale se recueille avant de naître.
Des paroles soudain résonnent. Elle est née.
Des mots, comme les frissons d'un corps au réveil,
Ondulent, inondant l'air chaud qui s'abandonne
A la jouissance de leurs caresses fines.

Ils clapotent, se brisent contre les poitrines,
Et malgré le tissu des robes égoïstes,
Jettent un poudroiement de pensée irisée
Et de l'écume ardente aux cœurs qui s'abandonnent.

Les têtes, tous les sens, toute la chair des hommes
Sont tournés à la fois vers la scène où l'on parle,
Et leurs regards, ruisseaux innombrables, confluent.
Ils sont là pour entendre et voir la même chose.
Les membres et les nerfs et les muscles de tous
Travaillent à forger la grande joie unique.
Et l'individuel se dissout. Nul ne pense
Au petit brin de chair et d'âme qu'il était.
Piétinant sa douleur, son désir et sa haine,

Sa personne éphémère et son vouloir infime,
Chaque homme prend l'essor et monte hors de soi.
L'air de la salle est saturé d'âmes fondues ;
L'air de la salle est une vie intérieure.
La salle existe. Elle vivra deux ou trois heures.
Et ce qu'elle connaît clairement d'elle-même,
Ce qu'elle écoute au fond de soi, ce qu'elle acclame,
Ce qui mourra tantôt, avant l'aurore, avant
Que les bateaux du fleuve exaltent leurs sirènes,
C'est une voix dans un décor.

Quand la voix est un gémissement, le théâtre
Se croit triste soudain et désire pleurer ;
L'air devient tendre car des larmes s'évaporent.

Quand la voix, amoureuse, alanguit ses paroles,
Toutes les lèvres s'amollissent et s'entr'ouvrent
Pour baiser doucement l'air qui semble une lèvre.

Parfois des coups subits d'enthousiasme soufflent,
Qui rebroussent les rangs de bustes inclinés.
Le théâtre frémit dans son cœur nouveau-né ;
Joyeux d'être une vie et d'avoir un seul rythme,
Battant des mains, cognant les cannes au parquet,
Trépignant, secouant ses âmes en bouquet
D'où les cris se détachent comme des pétales,
Le théâtre applaudit sa pensée triomphale.



Ceux qui vont dans la rue, et ceux qui s'emprisonnent
Avec le feu du poêle et le tic tac de l'heure,
La porte close, le rideau sur la fenêtre,
Sont libres presque et sont encore une personne.

Ici, entre les murs qui compriment la foule,
La ville semble plus présente et plus réelle.

Ailleurs sa conscience est une nébuleuse
Sans contours, une chose vague, détendue,
Qu'une fluorescence indique dans le noir.
Mais au théâtre elle s'agglomère en soleil ;
Globe immatériel d'un point et d'un instant,
Centre et total resplendissant de la pénombre.

Or on entend déjà qu'avec de durs soupirs
La vague humanité force pour être une âme.

Et, plus loin que la ville et que l'humanité,
L'univers,
Qui ne sent presque pas ses mondes graviter,

Mais que fait tressaillir en tremblements d'éther
L'espoir de la vie unanime,
L'univers, raidissant les tendons de sa chair,
Pour que, d'abord imperceptible, goutte à goutte,
La conscience y perle en sueur lumineuse ;
Et bousculant les astres, boules contre boules,
Pour que leurs frottements deviennent de l'esprit ;
A la hâte, sans le savoir, dans l'infini,
L'univers veut être réel comme la foule
Dans le théâtre.

De grandes bêtes remuent.

I

Ayant tous ses nerfs et tous ses muscles raidis
Par le vouloir des chefs, comme du linge humide
Par la gelée ; en rangs si distendus qu'un ordre
Jeté soudain leur donne un vibrement de cordes,
La compagnie attend au milieu de la cour
Que le général vienne et la voie.
Elle est fière.
Les plaques, les boutons de cuivre, les courroies
Ressemblent à des yeux où l'âme se condense
Et reluit. Le désir de plaire qu'ont ses hommes
Est sorti de leur cœur naïf ; il va fleurir
En reflets, par-dessus le métal et le cuir ;
Ainsi les plantes d'eau par-dessus les étangs.

Elle a peiné depuis l'aurore dans les chambres,
Broyant, pressant et meurtrissant la cire terne
Pour en faire jaillir par force une clarté.
Elle a frotté le cuivre avec des brosses dures,
Si bien que du soleil en suinte, et se répand
Comme le sang d'une écorchure.

Elle a tâché de retrouver entre ses doigts
Les lueurs de la nature, ce qui scintille
Sur les cailloux, sur les mares, sur le couchant,
Et les rayons enlacés de toutes les sources
Où ses hommes ont bu quand ils étaient enfants.

L'illusion d'avoir créé de la lumière
Selon le rêve de son cœur la rend heureuse ;
Mais le ciel est resté sombre ; la compagnie
Qui lève à peine les visages vers la nue,
Par crainte de briser sa rigide attitude,
Voudrait qu'une éclaircie apparaisse là-haut,
Afin que les reflets exultent, pris d'extase
Devant le jour qui est leur dieu, car ils sont nés
De lui, car c'est en lui seulement qu'ils existent ;
Et, dans l'espoir de resplendir quelque moment,
Moment couvert de joie, sommet couvert de neige
Sur la chaîne d'efforts longue et triste, elle songe
A l'idéal vers qui ses bras se sont tendus,

A l'idéal si net et pourtant infini,
Comme un vitrail au fond de sa pensée obscure,
Où serait peint, avec de l'or et de l'azur,
Un firmament semé d'étoiles symétriques.

II

Il ne bêle pas ; il rampe. Les têtes basses
Se souviennent de l'herbe et flairent les pavés ;
Il marche, circulaire, agglutiné, compact ;
Et tandis que les dos ondulent largement,
Les pattes oscillent, picotent le sol, butent,
Selon des rythmes innombrables et légers.

Le troupeau marche, avec ses chiens et son berger.
Il a peur. Çà et là des réverbères brûlent.
Il tremble d'être poursuivi par les étoiles.

Un train noir l'a jeté sur le bord de la ville ;
Et depuis, lentement, il longe le rempart,
Il longe la chaussée qui mène à l'abattoir.
Dans la montagne il fut un groupe souverain.
Sa faim régnait sur la nature ; il était maître
Des bruyères, des pins naissants, de l'herbe maigre.

Son corps se dilatait pour posséder la lande.
Lui seul avait plus d'âme que toutes les plantes.
Entre les deux vallons où dormaient des villages
Lui seul avait conscience de l'horizon.

Il rampe. Le boulevard désert l'épouvante.
Il ne s'amuse plus à les faire bondir,
Ses brebis les plus jeunes, dont les mouvements
Naguère lui poussaient comme des branches souples.
Il les comprime au fond de sa chaleur aimante ;
Et toutes les toisons s'accrochent par leurs boucles.
Le bélier porte un poids qui lui courbe les cornes,
Et s'étonne que le berger reste debout.

Le troupeau glisse au bord de la ville ;
Il coule menu, tiède, gonflé,
Comme une larme sur une joue.
La masse humaine qui l'asservit
Ne l'absorbe pas encore ;
Il reste encore un peu lui ;

Mais il sent bien que ses forces
Rencontrent en chemin des forces très puissantes,
Qui leur parlent d'un air hospitalier, câlin,
Possesseur, et voudraient les prendre par la main.
Le troupeau obstiné ne lâche pas son centre,

Le nœud de ses impulsions et de ses fluides.
Il se recroqueville autour, frileusement ;
Il n'abandonne pas son âme à l'unanime.

Les rues qu'il voit bâillant vers lui pour l'aspirer,
Les rues goulues n'auront que sa chair en morceaux,
Quand on l'aura tué tantôt à l'abattoir.

Mais sa petite âme, douce comme la laine,
Où persiste le vent et le parfum des landes,
Et la fraîcheur de l'abreuvoir rempli d'étoiles ;
Le berger et le chien, après qu'il sera mort,
Viendront la ramasser sur les dalles sanglantes,
Et la remporteront dans leur corps aux montagnes.

L'ÉGLISE

L'illusion d'avoir créé de la lumière.

Des gens arrivent pour prier dans leur église.

Malgré qu'il se fatigue et commence à branler,
Le monument sait faire encore une assemblée
Avec les hommes que déversent les chemins.
Pendant qu'ils entrent sous le porche, il les tamise ;
Il ôte doucement à chacun des pensées
Qu'il ne pourrait pas fondre aussi bien que les autres,
Et les remplace par d'anciennes qu'ont laissées
Ceux qui venaient s'asseoir aux messes de jadis.

La foule qui, dehors, piétine le parvis,
Tient à ses doigts de beaux bouquets d'idées nouvelles ;
Les rêves d'aujourd'hui se déploient fraîchement
Sur elle, bleus et roses comme des ombrelles
Teignant à leur façon la lumière du ciel.

Dedans il n'y a plus de bouquets ni d'ombrelles.

Il y a, plein les bas-côtés et plein la nef,
Une foule que les piliers connaissent bien ;
Ils se frôlèrent tant de fois ! Elle a leur âge.
Et chaque dimanche, l'été, quand le soleil
Commence de lécher par un bord les vitraux ;
L'hiver, lorsque les veilleuses se décolorent ;
Depuis des siècles, elle naît toujours pareille,
Toujours la même que le dimanche d'avant.

A la file viennent des femmes et des hommes.

Elle naît à la hâte et par toutes les portes.
Elle grouille un instant, s'ordonne, puis s'apaise ;
Elle ne semble pas avoir changé de taille ;
Elle est déjà moulée aux contours des murailles ;
Les corps, fidèlement, s'appuient aux mêmes chaises.

Voilà qu'elle est renée et que sonnent les cloches.

Mais l'obscur pouvoir
Qui la ressuscite
Le septième jour
De chaque semaine,
Mollit à la fin
Comme un vieux ressort.
Petit à petit
Elle naît moins loin
De la mort.
C'est un groupe
Epuisé
Dont la chair
S'avachit,
Et l'hiver
Il a froid
Sous les voûtes.

Autrefois,
Dans la ville,
C'était lui le plus grand des êtres unanimes,
Et toute la cité se transfusait en lui.
Mais maintenant elles ont surgi, les usines,
Les jeunes usines !
Elles vivent très fort.
Elles fument plus haut que ne sonnent les cloches.
Elles ne craignent pas de cacher le soleil,
Puisqu'elles font du soleil avec leurs machines.

Comme un chien qui sort d'une mare et qui s'ébroue,
L'usine en frémissant éparpille autour d'elle
Des gouttes d'énergie qui réveillent la ville.

Lui, le groupe sénile,
Il ne lui pousse pas
Un ébouriffement
De câbles et de fils.
Nulle électricité
Ne ruisselle de lui
Aux maisons innombrables.

Il est faible,
Calfeutré,
Recueilli.

Mais il conserve avec orgueil son idée fixe :
D'autres peuvent gonfler et se ramifier ;
Ombrager d'une frondaison de forces vertes
Toutes les maisons ;
Lui, l'humble groupe, il veut tendrement, cœur à cœur,
Dire au groupe infini des mots qui lui plairont.
Car il est sûr qu'une âme est debout sur le monde.
Il sait que Dieu, d'en haut, sans peine, avec le doigt,
Mène la meute des puissances naturelles ;
Que Dieu voit tout, que le regard de ses yeux bons

Enveloppe la forme et pénètre l'essence
Des choses.
Le groupe en est sûr.
Mais il a peur
Qu'ayant à surveiller tant d'esprits, tant de corps,
Toutes les bêtes, tous les anges, tous les morts,
Les villes, les fourmilières et les forêts,
Et les planètes et les systèmes d'étoiles,
Dieu n'aperçoive plus le petit auditoire
Qui écoute la messe à l'ombre des piliers.

Il l'appelle ; il lui fait les signes consacrés.
Dieu enseigna jadis aux hommes des paroles
Qui l'obligent d'être attentif et d'exaucer.

Le groupe les chuchote et ne les comprend pas ;
Mais il sait que le prêtre à l'autel les comprend :
Le prêtre est le sommet illuminé du groupe.

Sur les murmures qui lui servent de rouleaux
La commune pensée avance lentement,
Comme un bateau que les pêcheurs lancent en mer ;
Et la pensée flotte vers Dieu.

L'enthousiasme des poitrines passe aux murs,
Et le fluide qui monte aimante le clocher,
Et le clocher attire Dieu.

Dieu s'approche, Dieu descend ;
Il n'est plus bien loin ; l'air semble
Peser plus lourd. Quelque chose
Presse dessus et le chauffe.
Le chœur se remplit d'encens
Pour que Dieu, dès l'arrivée,
Retrouve ici des nuages
Pareils à ceux qu'il habite
Et soit moins dépaysé.

Il est tout près, tout près. On peut lui parler bas,
Lui dire ce qu'on n'oserait dire à personne.
On peut lui demander n'importe quoi. Si même
Dieu refuse, il sera trop bon pour se fâcher.

« Oh ! mon Dieu, s'il vous plaît, guérissez-moi la jambe !
Du pus en a jailli hier encore. — Mon Dieu,
Faites que les clients viennent dans ma boutique !
— Faites-moi découvrir si Jean, mon domestique,
Me vole ! — Guérissez mes yeux, j'ai mal aux yeux !
— Corrigez-moi, mon Dieu ! j'ai la rage de boire !
— Que mon fils n'échoue pas à l'examen, mon Dieu !
Il est timide. Vous aurez un cierge, un grand.
— Faites qu'elle devienne amoureuse de moi,
Je jetterai vingt sous au tronc de saint Antoine.
— Mon Dieu ! si je trouvais du travail ! — Il me rend

Martyre ; ce n'est pas juste. Faites qu'il meure.
— Mon bon Dieu ! je crois bien que me voilà enceinte ;
Oh ! faites que l'enfant pourrisse dans mon ventre. »

Et c'est comme un hameau vers l'heure de midi.
On allume le feu dans l'âtre de chaque âme,
Qui jette sa fumée et l'abandonne au vent.
Dieu regarde monter les prières bleuâtres.

Elles sont un parfum qui le charme. Il approche
Encore. La foule se soulève et le touche.
Le désir d'embrasser sert de bras à la foule.
Elle en saisit son Dieu pour l'appliquer contre elle,
Pour être seule à le posséder tout entier.

Ce matin, Dieu, conscience de l'univers,
S'est retiré de l'univers, comme le sang
Des membres d'un taureau que l'on saigne à la tête.
Toute l'âme du monde, tout Dieu est ici ;
Et l'Eglise est le vase heureux qui le recueille.

Dieu ne peut plus penser qu'à la petite foule ;
Les choses qu'elle veut, il faut bien qu'il les veuille
Puisqu'il s'incarne en elle et qu'il devient son souffle.

Alors tenant la certitude
Mystique, ivre de l'alcool
Que recèlent les sons de l'orgue,
La lumière de la rosace
Et des vitraux ; vêtu d'encens
Comme d'un sommeil parfumé
Qui se ploie et qui s'alourdit ;
Parmi l'hypnose où l'a plongé
Le magnétisme d'anciens rites,
Et d'où montent, pareils aux bulles
Qui traversent les eaux croupies,
Des souvenirs et des relents
Et du délire séculaire ;
Oubliant qu'au delà des murs
Il y a la ville et la terre,
Et puis qu'il y a l'infini ;
Le groupe si vieux, si petit,
Qui sèche, qui ne vit plus guère,
Rêve tout haut que Dieu, c'est lui.

LE CAFÉ

Dieu le long des maisons.

Il vécut tout l'hiver entre les glaces pâles
Qui le multipliaient,
Tant qu'il s'habituait à penser l'univers
Jusqu'aux étoiles

Comme son corps à lui qui ne finirait plus.

Et pendant que la pluie obstinément tuait
La rue à coups d'aiguilles,
Pour la rendre plus irréelle que la nuit
Et la nature ;

Il buvait des liqueurs en agitant des cartes ;
Ses doigts croyaient tenir de grandes aventures,
Et l'odeur du hasard remué lui donnait
Une ivresse légère où s'égarait le temps.

Mais le mois d'Avril est venu ; les vitres fondent ;
Dehors le soir est tiède, et le vent continue
La respiration des poitrines tranquilles.
Le café, confiant, s'abandonne au trottoir ;
Il est pareil à ceux qui, sentant leur lit froid,
Se sont pelotonnés sur le bord, dans un creux,
Comme s'ils avaient peur,
Puis qui déplient l'un après l'autre, lentement,
Tous leurs membres surpris de ne plus frissonner.

Ce qu'il a de plus neuf et de plus chaleureux
Bourgeonne hors des portes ;
Les jeunes gens, les femmes en corsage bleu,
Tous les corps où la chair se dépêche de naître,
Font de fraîches couronnes
Que les chaises d'osier pressent autour des tables.

Et la foule se creuse à frôler ces grosseurs
D'où le printemps intérieur suinte en désirs.

Le café sait courber les rythmes qui le gênent,
Comme un enfant qui plie un jonc sur son genou.

Il soumet le trottoir à sa présence calme,
Et regarde la rue, ayant plus d'âme qu'elle.

Rêveur, le dos bombé, comme un chat devant l'âtre,
Il veut rester vivant pour jouir et connaître.

Il sourit, satisfait qu'il existe des rues.
Et c'est tout leur effort qui devient son sourire ;

Toutes leurs secousses, leurs arrêts, leurs détentes,
Toutes leurs forces, flambant soudain, puis éteintes,

Toutes leurs torsions craquantes de vertèbres,
Tout leur devenir qui devient son équilibre.

LA VILLE

Il se fait un joyeux ruissellement de còrps.

« Mes fumées cambrent leur poitrail bleu,
Secouent la tête, tournent leur torse,
Piétinent les cheminées, se cabrent
Dans un désir brutal de galop.
Il a plu tout à l'heure. Les arbres,
Les toits, les trottoirs ont un peu d'eau
Où le soleil fond comme du miel.
Les paratonnerres inégaux
Déchargent soudain contre l'aurore
Ma plus jeune volonté de ville.
Il me semble qu'au fond de mes rues

Les passants courent du même sens,
Et, dénouant les carrefours neutres,
Redressent les boulevards tordus ;
Pour que, de moins en moins divergentes,
Malgré les murs, malgré les charpentes,
Les innombrables forces confluent,
Et que brusquement l'élan total
Mette en marche toutes les maisons.

La ville va bouger, ce matin.
Elle va s'arracher à la terre,
Déraciner ses fondations,
Les dépêtrer de la glaise grasse ;

Emporter les pierres dans la chair ;
Grouiller comme les bêtes ; couvrir
L'espace de ses rampements lourds ;
Brandissant des tours, gonflant des foules
Sous les nuages multicolores ;
Et puis partir vers cette mer qui est au nord.

Une chose vague, détendue.

« Loin de moi lentement s'en va un jour d'Avril ;
La terre tourne et montre au soleil d'autres villes
Dont les clochers illuminés sonnent de joie.

L'ombre frotte ma face mauve et la rudoie.
Et sur mes toits de zinc, avant que je m'endorme,
Le clair de lune doux coule comme des larmes.

Pendant les heures de travail et de clarté,
Je n'avais pas le temps de songer à ma vie.
Sous l'action tombant en rafales de pluie
Les rêves ne savaient plus guère où s'abriter.

Maintenant qu'elles voient les étoiles, là-haut,
Les jeunes filles s'approchent des pianos.
Le crépuscule en moi devient des mélodies.
Je fais rouler moins fort mes voitures. J'écoute
Dialoguer les cœurs avec les violons.
Et toute une rosée de musique se pose
Avec grâce et lenteur sur mon feuillage d'âmes.
Je pense davantage aux hommes qui trépassent.
Il n'y a plus de vent pour gonfler mes drapeaux.

Tandis que les dîners s'apprêtent aux cuisines
Où des regrets du jour attendrissent les cuivres,
Où le regret des champs attendrit les servantes ;
Près des vitres, levant les rideaux, les vieillards
Cherchent des souvenirs pour mieux aimer le soir.

La lourdeur de la nuit courbe le front des bêtes ;
Les enfants cessent de jouer, et les poètes
Méditent sur la mort et voudraient croire à Dieu.

Voici que flambent les lumières, et que sonne
L'heure. Chaque atelier se pulvérise en hommes.
Les tramways frémissants et les trains de banlieue
Emportent des paquets de corps qu'ils éparpillent.

Je sens au fond de moi renaître les familles.
Il semble que mes murs deviennent plus épais

Afin de séparer les hommes par des pierres ;
Et j'ai froid, comme si mon cœur se morcelait.

Le repas achevé, je recommence d'être ;
Car on ouvre à la fois des milliers de fenêtres,
Où s'accoudent, malgré la fraîcheur, ceux que charme
L'illusion d'espoir qui persiste au couchant.

Une fraternité rejoint les cœurs dans l'ombre,
Et fait se rencontrer les regards.

Des fillettes
Autour du bec de gaz aimé dansent la ronde.'
Les têtes que l'on penche aux maisons opposées
Enlacent les meilleurs rayons de leurs pensées.
Je suis mélancoliquement. Ma brume est tendre.
Le cri des trains me donne un désir de m'étendre.
Du vent.
Les amoureux se mettent aux croisées. »

Pendant les heures de travail et de clarté.

Le soleil passe au bout de la rue. On dirait
Qu'il vient d'avoir vingt ans et qu'il aime la ville.
Les murs ne sont plus noirs dans sa clarté. La joie
N'étonne plus et semble une fleur naturelle.

Dix heures du matin. L'horloge a dû le dire,
Mais la ville est distraite et n'a pas écouté.

Les heures du matin ont le timbre plus clair,
Et leur parfum pulvérisé rafraîchit l'air.
On se rappelle l'aube encore. Les fumées
Sont moins âcres et plus semblables à l'azur
Que vers la fin de la journée.

Les bras et les cerveaux ne sont pas fatigués ;

L'effort est jeune ; la chair molle de printemps ;
On espère ; et, poussé par une vague brise,
Le temps monte joyeux la pente de midi.
Soudain la ville sent que son cœur s'attiédit.
Une paresse heureuse alanguit les maisons ;
Et l'orgue chante près d'une porte cochère.
L'orgue de barbarie est la mémoire tendre
Et doucement sentimentale de la ville.
Elle y serra jadis ses rêves les plus chers,
Ses frissons, les désirs qui naissent en Avril,
Et même le regret qu'elle a, le soir, de vivre.

Aussi, quand le soleil lui donne des langueurs,
Et tandis que, là-bas, derrière les collines,
Les champs illuminés font crier leurs cigales ;
Les forêts leurs oiseaux et leurs branches ; la ville
Qui n'a pas de forêts et n'a pas de cigales
Veut bien que son passé rêve entre ses machines.

L'orgue est le souvenir nasillard et mineur
Des fêtes, des lampions pendus aux marronniers,
Des orchestres sous les tentures tricolores,
Et des bals clairs sous les étoiles de Juillet.

La ville écoute les mirlitons de naguère,
Et, respirant le son des vieilles mi-carêmes,

Elle éprouve un léger tremblement dans ses hommes.
Les chevaux vont moins vite et butent. Les courroies
Des usines appuient moins fort sur les poulies.
Le passé rend humide et molle l'énergie,
Et l'on n'a plus envie, autant, de travailler.

Mais le dernier refrain s'évapore déjà ;
La volonté d'agir souffle comme un vent froid ;
Le rythme dur des fabriques se précipite ;
Le présent vibre dans les volants qui tournoient,
Vibre dans les cerveaux qui pensent à la hâte.
Et, du jadis, bientôt, il ne reste, jetée
A longs plis sur les toits,
Que la vaste mélancolie d'avoir été.

La ville
Qui n'a pas de forêts et n'a pas de cigales.

Lorsque la ville est triste et qu'elle sent pleurer
Plus d'hommes dans son cœur que les jours ordinaires,
Quand les camelots gèlent aux portes cochères,
Quand les fers des chevaux glissent sur les pavés,
Quand, par petits coups, les pelles des cimetières
Sapant sa grande joie tâchent de l'effondrer ;
La ville fait semblant d'être joyeuse, et chante.
Elle crie au soleil : « Vois, je suis bien contente ;
Je me fatigue, j'ai sué tout ce brouillard ;
Mais j'épargne du temps et des forces pour rire. »

De sa voix populeuse elle se met à dire
Une chanson qu'un de ses hommes a trouvée
En regardant un soir la lune se lever.
Un air naïf, une très pauvre mélodie,

Juste de quoi souffler sur la chair refroidie
Une gaîté pareille à l'haleine d'Avril.
Car le cœur de la ville est un cœur puéril ;
La ville a la candeur d'une petite fille.

Quelques notes en habit simple qui sautillent,
Et reprennent leur danse autant de fois qu'on veut ;
Une brave chanson, sans parure, en cheveux,
Et la ville est heureuse et joue à la poupée.

Pendant une semaine elle reste occupée
A ranger dans son cœur la chanson qui lui plaît.
La ville est gauche, elle se trompe de couplet,
Tord les sons par mégarde et casse la mesure.

Mais elle recommence ; et, quand elle est bien sûre
De la tenir, dans sa mémoire, emprisonnée,
La ville chante sa chanson toute l'année.



III. — DYNAMISME



Le présent vibre.

En haut du boulevard le crépuscule humain
Se cristallise en arc électrique. Un bruit mince
Frétille. Le courant, qui s'acharne à passer
Et s'accroche aux buissons des molécules, saigne.
Les frissons de l'éther partent en trépignant.
La foule du trottoir a repris confiance.
L'ombre appelait les cœurs et les menait danser
Sur des airs de chansons alanguis ou obscènes,
Loin, dans la solitude et dans le souvenir.
Or, la lumière trace une piste de cirque ;
Les rythmes un instant y tournent, subjugués ;
Les âmes qu'on cachait tantôt, on les dégaîne
Pour tremper leurs tranchants parallèles et nus
Dans la clarté.

Mais, au fond des corps, les cellules
Sentent de merveilleux effluves onduler

Vers elles. L'arc, crépitant de fougue solaire,
Darde en chacune le désir d'être un héros.
Des rayons qu'on ne voit pas vibrent, clairons rauques.
L'unité de la chair commence de craquer ;
Les globules captifs ragent comme des guêpes
Dans une toile d'araignée, et l'air est plein
De libertés que nouent de nouvelles étreintes.
La lueur aide un arbre à vouloir le printemps.
Dans les chairs, les cerveaux pensent moins ; et les bran
Souhaitent moins une âme et tâchent de grandir.
L'esprit cède sa force à l'influx électrique.
La rue est résolue à jouir, tout à coup ;
Au coin des carrefours il se caille des couples ;
Les germes bougent. Des hommes vont s'attabler
Aux tavernes en petits groupes circulaires.
La foule rêve d'être un village au soleil.

Des rayons qu'on ne voit pas.

Le moteur vit d'explosions obéissantes ;
Les atomes des gaz se battent en chantant ;
Leurs groupes meurent et naissent. Le métal tremble.
Chaque dent des engrenages est un tremplin
D'où la force prend son élan, les jambes jointes ;
Et celui qui conduit la voiture a vingt ans.
Il jouit qu'elle morde à pleines roues les pentes,
Et fasse rejaillir de l'espace alentour.
Les gens qui sont dans la voiture, coude à coude,
Baignés par la vitesse y perdent leur lourdeur.
Ils existent plus ardemment que tout à l'heure ;
Ils absorbent avec leurs têtes et leurs reins
Et changent en désir de puissance et d'étreinte
Toute la force insoumise qui fait grincer
Les essieux, donne des spasmes aux ressorts maigres,

Echauffe le piston, dilate les écrous,
Et qui bouscule l'air d'ondulations troubles.
Un enfant, dans le coin, voudrait un établi
Où pendraient des maillets, des rabots et des limes,
Pour se construire un char avec un gros timon.
Une femme se hait de ne pas être blonde :
« C'est à cause de mes cheveux et de mon teint
Qu'il m'a quittée ». Un homme ayant besoin de vaincre
Serre pour qu'elle casse une canne en bois creux.
Le long du trottoir froid, les passants se calfeutrent
Dans un terrier d'habits dont ils ferment les trous.
Mais ils ont vu courir la voiture farouche ;
Ils se redressent tous, comme un gazon couché
Qu'on arrose.

Les boutiquiers quittent leur chaise,
Et viennent jusqu'au seuil attendre, bras croisés,
Que la cohue entre chez eux ses pointes grêles,
Happe la marchandise et distille de l'or.
Puis l'effluve, embrassant les nouveau-nés qui dorment,
Les fait rêver qu'on les caresse et qu'on leur met
Du soleil sur les yeux et du lait sur les lèvres.
Dans sa cage un serin chante ainsi qu'en Avril.
Sous le plafond couleur d'infini, deux familles
Causent, âmes en rond comme des peupliers ;
La douceur d'être tant les joint comme du lierre ;
Entre eux l'amitié stagne en petit lac heureux.
Le souffle du moteur leur arrache des feuilles ;

Quelque chose d'eux tous s'envole en tournoyant,
Perce les portes et les murs, se faufile entre
Les éléments, se cogne aux atomes ventrus,
Les pousse avec effort, et s'exténue, et sue
Un frisson qui n'est pas encore une lueur.
Et l'esprit redevient de la force onduleuse
Qui se perd dans le sifflement d'un remorqueur.

Malgré les murs, malgré les charpentes,
Les forces...

Un enfant qui jouait au milieu de la rue
A brandi son bâton de cerceau tout à coup.
Par derrière, un cheval venait au petit trot ;
Ses prunelles, blotties dans l'ombre des œillères,
Ont aperçu le geste ; et les crins de son cou
Bougent comme les blés sous le vent ; les naseaux
S'écartent ; les jarrets se raidissent un peu ;
Les fers plus appuyés chauffent le pavé bleu ;
Le fiacre souplement bondit sur ses ressorts
Et recule. Un cocher qui suivait crispe alors
Ses mains aux guides, puis tire dessus. La bête
Cède au mors arrondi qui lui râcle les dents,
Et soulève la tête en gonflant le poitrail.

Les voitures, les attelages à la file,
Ont un sursaut dans leurs muscles et leur ferraille ;

Les freins d'automobile empoignent les moyeux
Qui gémissent comme des gorges étranglées,
La roue d'un camion heurte une palissade.
Dans la tranchée un ouvrier a peur. Sa pioche
Dévie et cogne un tuyau noir gluant de glaise.
Le bruit du choc galope à travers l'eau qui marche.
Les microbes grouillant le long de l'eau tournoient ;
Et les atomes se cabrent le long du fer.

Des hommes qui voulaient passer le carrefour
S'arrêtent en sentant le hoquet de la rue ;
La foule du trottoir réagit, comme un train
Quand la machine stoppe et quand les wagons noirs
Broient leur élan contre les ressorts des tampons.
Les rythmes, un instant comprimés dans les corps,
S'échappent en désir de lutte par les âmes
Qui rêvent brusquement d'éventrer la contrainte
Et de fuir au travers comme un coup de canon.

La fureur de la foule ondule dans l'espace.
Un homme qui lisait près de sa lampe, en haut
D'une maison, reçoit le frisson au cerveau ;
Et soudain, relevant les yeux vers la croisée,

Cherchant le ciel nocturne au delà des rideaux,
Il brave le réel qui devient dans cette ombre;
Et, les deux poings tendus, il jouit d'imposer
Brutalement la forme de l'esprit au monde.

DIMANCHE

Le cri des trains me donne un désir de m'étendre.

Le Dimanche, dès le matin,
Lorsque la ville, réveillée,

Du geste dont la femme
Empoigne et tord ensemble
Ses cheveux qui flottaient la nuit sur l'oreiller,

Refait hâtivement
L'unité de son âme
Que le sommeil a tout ébouriffée en rêves ;

Et lorsque par ses fenêtres
Elle a bu l'aube et l'aurore,
Infusions de lumière
Qui surexcitent l'espoir ;
Elle ne songe plus comme les autres jours
A concentrer sa vie en groupes énergiques ;
Il lui semble qu'elle est trop intense et trop lourde.
Ses forces, qui se nouaient pendant la semaine
Comme un paquet de vers de terre enchevêtrés,
Ses forces, maintenant, il leur pousse des ailes ;
Elles sont des alouettes, que le soleil
Rend folles, et qui montent vers lui en chantant.

La ville aurait envie de jaillir comme un feu
D'artifice, un grand peuple insurgé d'étincelles.
Elle voudrait lâcher des milliers de ballons
Qui porteraient tous ses hommes dans leurs nacelles.
Elle voudrait se dilater sans se dissoudre,
Mêler à ses maisons de l'espace et du vent,
Faire couler le ciel dans ses rues élargies,
Rester une et devenir illimitée ; être
L'éponge qui ne crève pas d'avoir pompé
L'infini.



La ville ne s'amasse plus
En flaques d'âme qui clapotent
Et que rejoignent des rigoles.

Il se forme un seul lac qui monte, qui déferle,
Où le même désir pousse de larges houles.

Les groupes éreintés sommeillent pour un jour.

Les magasins, les ateliers,
Les casernes et les bureaux
Ont le bonheur rafraîchissant
D'éparpiller leur corps que l'action contracte,
De le fondre dans la cadence du Dimanche,
Et de mourir noyés par une vie totale.

Les familles rient ;
Elles croient renaître,
Puisque, pour un jour,
Les êtres de proie :

Le bureau, l'école
Et l'usine noire,
Se sont assoupis.
Le père est là, près de la mère et des petits.
Les familles ont le tiède espoir d'exister ;
Mais elles vont s'évanouir, elles aussi ;
Il fait soleil ; elles n'allument pas les lampes
Dont les rayons gluants rejoignent les cerveaux.
Elles ont revêtu leurs habits les plus beaux ;
Et, vite fatiguées d'avoir la conscience,
Elles aiment bien mieux sortir et disparaître.

Dehors la rue a faim et vide les maisons
Comme l'on vide un os en aspirant la moelle.



Elles ne renaîtront pas, les familles.
La ville, aujourd'hui, a besoin d'un rythme
Qui la tienne et l'ordonne entièrement.
Il le faudrait souple et pourtant solide :
Un fil de fer qui traverse les âmes
Comme les perles d'un ample collier.

La ville tâtonne, s'obstine ;
Elle réussit à lier
Les corps en masses plus compactes,
D'où montent des touffes d'idées
Qui ont la corolle plus large
Que les idées quotidiennes.

Ainsi, pareils au tas de sable
Qu'avec leurs pelles en bois blanc
Les enfants des squares façonnent,
Et qu'ils rêvent d'exhausser démesurément,
Les églises, les parcs, les musées, les théâtres,
Tous les morceaux de dieu peinent pour être grands.

La ville médite par eux.
En semaine elle a trop d'ouvrage,
Elle pense comme elle peut.
Mais le Dimanche elle a le temps de réfléchir ;
Elle se dit : « Qu'est-ce que c'est que l'univers ?
A quoi ressemble-t-il, celui qui le gouverne ?
Si le monde n'était qu'une ville infinie ? »

Puis, elle a des regrets tendres, plein ses musées ;
Elle y trouve des souvenirs de sa jeunesse :
Ce qu'elle aima jadis et ce qu'elle rêva,
Alors qu'elle n'avait que trois ou quatre siècles.

Elle y respire aussi les relents plus lointains,
La vague hérédité des villes, ses aïeules.
Les tableaux où l'on voit des arbres et des champs
La font songer à l'au-delà de sa naissance,
Songer sans le savoir aux premiers de sa race,
Premiers hameaux, huttes en cercle sous les branches,
Dans une clairière, avant l'histoire.



Elle ne veut pas d'idées fixes ;
Ses groupes aujourd'hui ne sont
Que des accords qui se bousculent
Et qui se déforment l'un l'autre.
Aucun ne vibre isolément ;
Ce n'est pas en eux qu'ils existent ;
Ils sont faits de souples destins
Qui courent, évoluent et s'approchent parfois,
Chantent ensemble, se prolongent et s'enfuient,
Après qu'ils ont noué fragilement leurs doigts.

Toute la ville est une musique de foule.

Il y a des encombrements aux carrefours ;
Le pavé jette un son plus clair que d'ordinaire ;

Il est frôlé par tant de voitures légères,
Et tant de camions aux roues brutales dorment,
Brancards levés, jusqu'à demain, dans les hangars

Comme une épaisseur d'huile diaphane,
La foule reluit et va lentement.
Les yeux d'hommes cherchent les yeux de femmes ;
Ils ont une seconde pour lancer
Un pont de regards entre les pensées.
Les petits garçons étirent le cou,
S'accrochent aux jupes, sautent en l'air.
Ah ! s'ils pouvaient voir ce que voit leur père,
Ne pas être au fond de la multitude !
S'ils pouvaient porter tout en haut leur front !
Ah ! s'ils pouvaient grandir plus vite le Dimanche.



La foule traîne une écume d'ombrelles blanches,
Grosses bulles de soie qu'elle gonfle en bouillant.
Les murs accoutumés ne la contiennent pas.
Elle bat ses parois pour déborder à l'aise,
Avec le bruissement touffu de la vapeur
Quand les locomotives sifflent largement.

Alors les avenues qui percent les remparts,
Et touchent la banlieue en dirigeant vers elle
Leurs arbres, leurs poteaux et leurs maisons éparses,
Sont pleines de passants qui partent côte à côte
Comme des mots dans un soupir indéfini.

Ils vont du même sens ; leurs gestes font un seul
Mouvement qui se propage, qui s'amplifie,
Rien qu'un seul mouvement qui les ébranle tous,
Rien qu'une expansion de masse réjouie,
Rien qu'un fleuve de force où s'abreuvent les rythmes.
Il se transforme en eux ; il s'alourdit, s'allonge ;
Il est l'allure des vieilles gens, et des mères
Qui poussent la voiture de leur nouveau-né.
Puis il devient le pas vif des adolescents ;
La course des enfants derrière les cerceaux ;
Il est le tournoiement des roues de bicyclettes ;
Il devient la pulsation vertigineuse
Des automobiles qui violentent la route,
La crèvent et lui font saigner de la poussière.

La ville ne s'apaise pas ;
Son désir l'excite toujours ;
Elle souffre comme un amour
Qui, voulant jaillir en baisers,
Se plaindrait des lèvres trop lentes.

Il ne lui suffit pas encore
Que ses portes répandent sans hâte des foules.
Mais son cœur gonfle tant, que, sous la pression,
Un peuple surchauffé s'engorge dans les gares.
Ce qu'il lâche d'espoir et de joie explosibles,
Lance à chaque minute un train vers l'horizon.
On dirait que la ville arrache à ses maisons
Un peu de multitude ;
Qu'elle en bourre un canon immense ; puis envoie
Voler la charge au loin dans un sifflement rude,
Puis recommence.



La grande ville s'évapore,
Et pleut à verse sur la plaine
Qu'elle sature ;
La campagne alentour n'est plus
Que de la ville diluée
Dans la nature.

Entre les champs d'avoine et les prés de luzerne ;
Entre les potagers bordés de claires-voies,
Et les jardins dont le soleil aime les murs ;

Par les chemins pierreux que les haies rapetissent ;
A travers le sommeil enchevêtré des bois ;
La ville filtre, s'insinue,
Glisse, serpente, se hasarde,
En des ruissellements ténus
Et fragiles.

Ils sont assez forts pour dissoudre
Une conscience diaphane,
Guère plus solide qu'un souffle,
Qui palpitait d'un arbre à l'autre
Et de la forêt aux prairies
Comme une toile d'araignée.

La campagne a cédé son âme
Et ne perçoit plus même un peu
Qu'elle vit ; elle n'est plus soi ;
Elle n'est rien jusqu'à trois lieues
Qu'une pensée voluptueuse de la ville,
Et qu'un frais épanouissement de sa chair.

Les villages, les bourgs à la ronde, jouissent
Qu'une telle poussée de corps et de machines
Vienne ardemment vers eux comme une convoitise ;
Et que celle qui fait l'orgueil de leur espèce,
Celle dont le poids empêche toute une plaine

De respirer,
Flairant depuis là-bas un relent fraternel,
Par une effusion qui semble de l'amour,
Passe à travers les champs et les feuillages pour
Saisir leur unité plus jeune dans la sienne.



Des bateaux se promènent sur le fleuve ;
Glissant d'une vague à l'autre ils ajoutent
Aux lenteurs de l'eau la vitesse humaine.
Mais le rythme de leur machine est doux ;
Elle ne fait qu'un bruit enseveli :
Ronron de rouet et tic-tac d'horloge.
Comme dans un lit ou dans un hamac
La foule en bateau se berce et somnole.



Et lorsque chaque vaste élan
A dilaté sa part de ville,
Vers le bout naissent, par endroits,
Des groupes en formes de fruits.

Aux pentes des collines
Les auberges palpitent
D'habitants éphémères.
Ils ont les pieds meurtris
D'avoir foulé la route,
Et les lèvres amères
De l'avoir respirée.
Leurs coudes qui se touchent
Enchaînent là des vies
Bonnes et fatiguées.

Il est doux, lorsqu'on a
Soif ensemble, de boire
A des verres rangés
Autour d'un même pot ;
Et de garder dans l'œil,
Tous, l'image pareille
D'une table en bois peint
Qu'ombrage un chèvrefeuille.



Quelque part un étang est caché sous les arbres ;
Il a choisi jadis un vallon recourbé
Pour mieux s'y arrondir et moins se laisser voir.

Les talus de gazon lui servent de collier
Et les sapins du bord lui servent d'horizon.
Le ciel qu'il aperçoit n'est pas plus grand que lui.
Le rêve végétal s'y croyait à l'abri,
Mais la ville arrive dessus d'un dernier bond.

Les promeneurs s'asseoient dans l'herbe, près de l'eau
Qu'ils atteignent avec leurs jambes étendues.
Ils grignotent le pain, les gâteaux, les oranges,
Et boivent le vin tiède apportés de là-bas,
Parmi la vision des boutiques lointaines.

L'étang se tait. Un journal qu'on déploie exhale
Une rumeur de multitudes et de rues.
Des femmes disent : « Nous sommes bien. Il fait beau ».
Un enfant attendri par la forme des branches
Voudrait sentir l'odeur de celles qui sont haut.

Les couples vont, avec leurs amoureuses blanches.
Le vent souffle, heurtant des rires à des branches.



Quand le soleil aura descendu sans secousses
Comme un ballon captif dont le câble s'enroule ;

Et que, de l'est plus gris à l'occident plus rouge
Viendra la nuit qui rassure les solitudes
Et désagrège les consciences totales,
En donnant à chacun l'audace d'être soi ;
Et que les éléments échappés aux ensembles
Auront pris leur vol sourd de hiboux par le soir ;
La ville prudemment ramènera ses hommes
Dans sa clarté, dans sa chaleur, entre ses murs.
Mais les foules longtemps encore garderont
A leurs plis un parfum de nature écrasée,
Avec un reste imperceptible de lointain.

Hélas ! avoir été si grande, une journée !
Avoir eu dans son corps des champs, des bois de pins,
Puis se ratatiner comme une chose morte !
Rentrer ses trains l'un après l'autre ! Avoir des portes !
Et tendre vainement vers le ciel des fumées !

LE GROUPE CONTRE LA VILLE

Les rues goulues n'auront que sa chair en morceaux.

Le cortège noir
S'en va lentement
Vers le cimetière.

Il a dépassé
Les murs de la ville.
Point de pavés durs,
Mais du sable, qui
Grogne et qui renâcle
Quand les pieds le broient ;

Et de la lumière
Qu'on foule sans bruit.

Le cortège est grand.

Mille corps, plus de mille corps ont fait le sien.
Quand il a commencé de franchir la barrière,
C'était comme un bourgeon, et puis comme une branche ;
Puis le prolongement pointé vers la campagne
S'est détaché, homme par homme, du rempart,
Et s'étire laissant des bribes.

Il échappe enfin
Aux rues étriquées
Qui le resserraient
Jusqu'à le meurtrir.
Son corps aplati
Sur toute la voie
Avale en rampant
Des morceaux d'espace
Qui le surexcitent.
Il jouit d'avoir
La route, élastique
Et chaude, sous lui :
Vague enivrement
Du chien qui se baigne
Dans la poussière.

En avant des hommes
Le corbillard.
Le rythme sort de lui comme un rayonnement ;
Autour de lui la multitude, incohérente
Naguère, est devenue un ensemble vivant,
Car c'est le corbillard qui porte le cadavre.
Le cadavre sans âme et qui va se dissoudre,
Où rien n'impose plus à la chair d'être toute,
Où les vers sont entrés et rampent en émeutes,
Le mort, a pu créer la forme d'une foule.
Il est le père ;
il est le chef;
Et lui, chose putride au prisme de sa bière,
Il vient de lui pousser en guise de crinière
Cinq cents mètres de vie.

Le cortège, qui se termine par le mort
D'un bout, est résistant comme un bâton ferré.
Rien ne le fait dévier ; rien ne le tord.
Et les camions durs s'écartent.

Personne n'osera lui barrer le chemin
Tant qu'on verra le corbillard marcher en tête.
Il soulève un léger nuage de respect.
Ceux qui l'ont pénétré se transforment soudain.
Les petites filles qui se plaisent à rire

Ne rient plus. Les garçons qui voudraient se mouvoir,
Trouvant le défilé trop peu vif pour le suivre
Et trop majestueux pour s'y mêler, s'arrêtent.



Il jouit de l'émoi fugitif qu'ont les rues
Lorsqu'il surgit, passant qu'elles n'attendaient pas.
Les saluts qu'il reçoit caressent tous ses hommes
Et dérivent à la surface de son âme
Comme des fleurs qu'on jette aux vagues.

Le cortège aime un peu son mort et songe à lui.
On parle de ce qu'il a fait ;
On dit qu'il était vieux, mais fort,
Qu'il travaillait trop, qu'il toussait,
Qu'il a pris froid un jour de pluie,
Et qu'il est resté bon jusqu'au dernier soupir.

Le groupe dit ce que le mort dans l'univers
A vu, ce qu'il a remué, puis découvert,
En grattant avec ses ongles les apparences ;
Il dit son front suant et ses mains écorchées
Quand il maîtrisait le réel pour l'atteler
A sa doctrine.

Comme un enfant qui joue à rajuster ensemble
Des fragments de potiche,
Lui, ressoude l'esprit émietté de son mort,
Et tâche d'y verser de nouveau la pensée.

L'âme a péri dans l'homme et renaît dans le groupe
Plus robuste qu'avant ;
Elle serre comme une croûte entre ses dents
Une seule idée.

Elle sait que l'état, obstrué d'injustices,
Souffre, car il n'est pas unanime et divin ;
Le cortège a juré de ne pas vivre en vain,
Et rêve obscurément que ce soit par ses mains
Que l'ordre s'accomplisse.

Il garde sa vigueur
Encore comprimée,
Comme une automobile
Qu'on fait marcher au pas,
Et qui ne laisse fuir
Que des brins de fumée,
Mais qui tremble dans ses cylindres et ses plaques,
Et couve tant de rage au fond de son moteur
Qu'on a peur
Qu'elle en craque.



Le cimetière vide éponge cette flaque
D'hommes vivants et s'imprègne de leur chaleur.
S'effilant au long
D'étroites allées,
Et couvrant de crêpe
Toutes ses rumeurs,
Le cortège contemple avec étonnement
Les vitres sans lueurs, les toits sans cheminées,
Ce squelette de ville aux maisons décharnées,
Et cet amas d'isolements.

Il n'entend rien vibrer, il n'entend rien brûler,
Ni cœurs, ni chaudières d'usines.
Les cadavres sont là, solitaires, sous clef,
Egoïstes néants qui n'ont rien à mêler
Que leur vermine.

La rue, ailleurs féconde, être réel, grouillant,
Qui a du sang, qui a des muscles,
N'est plus ici qu'une forme de sable blanc
Entre des aspects d'arbustes.

Les innombrables morts ne sont pas une foule ;
Ils ne sont rien chacun ; il ne sont rien eux tous ;
Il n'y a pas de vent ni de vague qui roule
Leurs pauvres éléments dissous.

Le cortège, sentant grandir la jouissance
D'exister plus dans tous ses hommes à la fois,
Emu d'orgueil et de miséricorde, voit
Le cimetière qui n'a pas de conscience.

*

Béant, un caveau souffle une fraîcheur de cloître ;
Pour doubler sa présence au suprême moment,
Le défilé frémit et se ramasse en boule.
On glisse le cercueil vers le creux de la fosse,
Et le cadavre alors périt profondément.
Il n'est plus prolongé par une multitude ;
Ses flancs touchent au bois, à la pierre, à la glaise,
A l'ombre, à l'infini mort-né de la matière,
Qui va saisir ce peu d'harmonie, et le rompre
En un morcellement inerte de destins.



Et le groupe est gagné malgré lui par l'exemple
Interminablement répété de mourir.
Il a froid de savoir près de l'argile humide
Le cadavre, le cœur idéal de sa chair.
Puis il regarde s'éloigner entre les croix,
Avec des points d'argent sur les tentures noires,
Ce qui fut sa raison de naître et de durer,
Le corbillard.
Comme des doigts qui ont l'onglée,
Il s'engourdit et lâche prise. Il ne tient plus
Ses hommes.
Rien qui palpite, rien qui soit chaud
Ne glisse entre eux pour les lier. Mais sur chacun
L'air construit un cachot fluide. Les chemins
Scient la masse des corps en lamelles fragiles.
Le silence total n'est plus. Des causeries
Et des groupes épars qui se brisent encore,
Sans rythme.



Mais ce qu'ils font pour se dissoudre les relie.
Ils affluent ensemble vers les portes,
Et la foule aussitôt ressuscite
Que le cimetière exténuait.
La voilà tout entière et plus forte ;
Une fureur lui serre les poings.
Elle a hâte ; elle veut aller vite ;
Ses chairs se condensent et s'irritent.
Tassée, elle piétine les pierres
Et d'un élan bouscule les grilles.
Elle déchire sa forme austère
Qui la gêne ; elle se déshabille
Avec rage, et, soudain, apparaît
Nue et terrible comme un gorille.

Ses cris flambent, gaz multicolores
Sur les eaux remuées de son âme ;
Et le groupe tâche de trouver
Un mot qui l'annonce et le résume.
Au vent de la volonté unique
Les voix montent, massées, vers le ciel,

Telles les herbes d'une prairie
Qui s'entremêlent et s'échevèlent.

La rumeur frappe les maisons noires ;
Des sources coulent par les couloirs
Et se répandent sur le trottoir
En giclées d'hommes.



Tandis qu'il fait trembler la banlieue et les champs,
Le groupe boit son bruit et se saoule en marchant,
Et chasse la réalité de son passage.
Il sait que la tempête est signalée au large
De l'avenir ; il guette, il espère, il entend.
Aveuglé, assourdi par les houles futures,
Il ne distingue plus le présent sous l'écume ;
Et s'il tourne ses yeux ivres à droite, à gauche,
Il a l'illusion que les arbres ébauchent
Le geste de partir à l'assaut de la ville.
Puis il se ralentit. La route monte. Il pense.
Après qu'il a rampé jusqu'au bout de la pente,
Et lorsque tout à coup le sud ouvre ses lèvres
Sur sa denture de maisons ;
Quand la ville, grand sourire de l'horizon,

Est apparue entre la plaine et les nuées,
Le groupe s'intimide et songe à reculer.
Il n'a pas de remparts ni de toits ; il est nu ;
Il est infime ; il est une goutte de glu,
Un globule visqueux qui glisse et se déforme.
Et c'est lui qui voudrait la saisir corps à corps,
Elle, plaque de chair, de fer, de pierre, d'où
Les hautes cheminées saillent comme des clous
Qui pour l'éternité la fixeront au sol !

Mais là-bas, sur la ligne, les locomotives
Lancent des sifflements dont les pointes aiguës
Injectent dans le sang du héros incertain
La fringale d'espace et d'action qui brûle
L'acier inassouvi des trains.

Et le groupe, n'ayant plus peur, reprend sa marche,
Du même pas que les forces de l'univers.

L'attraction qui noue au soleil
L'essor de la terre et des planètes,
Et dirige les uns vers les autres,
Sans heurt, les astres disciplinés ;
Qui plie vers le sol le cou des bêtes
Et fait choir les fruits mûrs de leurs branches ;
Pousse irrésistiblement le groupe
Vers l'ample masse de la cité.

*

Quelque chose déjà s'irrite à la barrière ;
Les employés d'octroi sortent de leur bureau
Et viennent se poster entre deux tombereaux,
Qui, énormes cailloux bloqués dans un goulot,
Obstruent toute la voie.
Et soudain quinze agents ont surgi par derrière.

Car le flanc de la ville a perçu qu'une foule
Le frôlait. Il commence à deviner sur lui
La chaleur et le poids d'une vie étrangère,
Et frissonne d'instinct dès qu'il sent qu'on le touche.
Le groupe qui se heurte au passage bouché
Rebondit, puis reste immobile une seconde.
Va-t-il en durcissant sa chair comme un maillet
Enfoncer d'un coup cette bonde ?

Mais les trains cessent de dégaîner leurs clameurs ;
Il hésite, il essaye un écart de côté,
Dans un reniflement flaire sa destinée,
Et croit qu'elle souffle d'ailleurs.

Il part à travers la prairie
Morne, aux herbes sèches, sans fleurs,
Où se traînent comme des boucs
D'épais troupeaux de puanteurs.

Il trotte aminci
Autour du rempart
Vers la porte proche.
Ses hommes s'écartent
Pour courir plus vite ;
Il est ceint de bruits
Et de ronflements,
Comme une toupie
Qu'on fouette et qu'on chasse.
Les jambes nerveuses
Repoussent le sol ;
Les têtes éventrent
Le vent.



Il entre.
Un boulevard désert l'accueille et le rassure.
La marche du héros ne s'arrêtera pas
Avant d'avoir troué la ville jusqu'aux moelles.

Il la tourmentera de fièvres salutaires,
Et lui fera baver par ses rues des émeutes ;
Car il faut qu'elle souffre assez pour en guérir.
Mais il entend un bruit ténu. Des notes claires
Le chatouillent du bout de leur son. Lui, nerveux,
Tressaille, calme son fracas, prêt à sourire ;
Ainsi l'homme en fureur qu'une femme regarde.

Il devient puéril tout à coup. Il oublie
La mission étincelante, son épée
Qu'il s'est enorgueilli d'attacher à son flanc.
Cette musique au loin l'étonne ; elle a des gestes
Qu'il découvre à moitié derrière la distance,
Comme à travers les fentes d'une palissade.

Et le groupe, amusé par les zigzags des sons,
Laisse courir son cœur après ces papillons.



La fête foraine est là, dégrafée ;
Elle hurle, elle roule sur le dos,
Elle a des accès qui secouent ses cuivres
En ricanements de joie hystérique.

Son corps veut oublier, ivre-mort de vertige,
Le rythme impérieux des lois universelles,
Nier, en existant, les formes de la vie,
Et se mouvoir sur un autre ordre que le ciel.

Pour railler la rotation des astres,
Elle fait tourner ses manèges fous,
Qui se précipitent en chevauchées
Hors de la mesure et de l'harmonie.

Le peuple, furieux de donner aux usines
Toute la force qu'il a prise dans le pain,
Arrache
Un restant d'énergie à ses bras et ses reins,
Et le lance à la fête inutile qu'il aime ;
Car la fête défie insolemment la règle,
Et les chevaux de bois écrasent le destin.



Les orchestres grinçants ont énervé le groupe.
Il ne sait plus s'il a raison d'être un héros,
De se raidir, de rejeter loin de sa peau
Le tumulte passionné qui se déroule,
Et dont flottent vers lui les touffes et les boucles.

Il serait si bien parmi les baraques
Pour ne plus penser à son grand devoir ;
Il écouterait toutes les parades
Et le bruit des voix, non le sens des mots.
La rumeur mêlée en tombant sur lui
L'imprégnerait de sommeil jusqu'aux os,
Comme l'ombre des feuilles à midi
Qui laissent passer du soleil entre elles.

La fête l'interpelle et plaisante. Il est triste.
Oserait-il crier que la justice existe
Aux filles qu'un galop de manèges emporte,
Et dont le vent lève les jupes !

Les frêles serpentins ont couvert de ratures
Ce qu'il avait gravé à l'avant de son âme ;
Sa résolution en bois dur est pourrie ;
Il embarque des flots de molle volupté ;
Ses mâts audacieux inclinent d'un côté ;
Le groupe coule.

Il glisse à la dérive un instant, puis sursaute,
Comme un vaisseau qui vient de heurter une mine.



Une troupe d'agents noircit le carrefour.
Elle marche sans dévier, massive et courte.
Les jambes que possède un mécanisme sûr
Se relèvent ensemble et retombent ensemble.
On croit voir manœuvrer une énorme tondeuse.
Elle approche.
Il fait halte et se creuse au milieu ;
Et, tout entier, devient une gueule qui bée.
Or, la troupe, visant le fond de ce gosier,
Avance encore, touche aux rebords qu'elle écarte,
Et tente de le déchirer. Mais la mâchoire
Presse tant qu'elle peut sur le bloc ennemi,
Qui gonfle alors et qui se hérisse de poings.
Le groupe sous l'effort est lentement disjoint.
Il craque ; il se déchire en deux bandes, pareilles
A deux cosses que lie un dernier filament.
Son cœur écartelé gémit lugubrement,
Et sanglote en fureur contre la ville ingrate
Qu'il a voulu guérir et qui veut le tuer.

Puis chacun des tronçons qui se recroquevillent
A des pulsations fébriles ;

La troupe avec acharnement tombe sur eux,
Comme un boulet qui perfore et qui pulvérise.
Et le héros n'est plus qu'un éparpillement
D'agonies.
Quelqu'un crie encor. Le héros meurt.



Les hommes dispersés, miettes de son cadavre,
Vont se perdre dans le ruissellement des rues ;
Mais ils furent la chair du groupe glorieux.
Le trottoir est sacré, là, où leur pied se pose.
Un pouvoir surhumain demeure dans leurs muscles,
Une électricité crépite sur leur peau.
Le plus faible d'entre eux rayonne, car il porte
Au fond de sa poitrine une émeute future.
Et les gens de la rue admirent sa figure
Qui se fondait tantôt dans une face auguste.
Il est très fort ; il est le sperme d'une foule.
D'immenses mouvements se compriment et bouillent
En lui ; toute une mer déferle dans ce dé ;
Et la Ville, qui vient d'assassiner le Groupe,
A sentir le passant tressaille, fécondée.

DEUXIÈME PARTIE

L'INDIVIDU



I. — SANS MOI





PENDANT UNE GUERRE

Si l'on avait un dieu.

Quelque part où jamais, moi, je ne suis allé,
Au pays merveilleux, bien loin des champs de blé
Que creusent âprement les hommes de ma race,
Plus loin que les forêts et les steppes de glace
D'où nous vient le soleil talonné par la nuit,
C'est là qu'on meurt le plus, en ce monde, aujourd'hui.

Et sur l'humanité de là-bas qui frissonne
La mort tombe, pareille à la pluie en automne :
Parfois l'averse énorme et les rages du vent,
Une plaine de chair détrempée et crevant,
Puis la bruine implacable et la mort goutte à goutte.
Ni la nature ni mon âme ne se doutent

De rien. L'aurore est calme ainsi que ma raison.
Toutes deux, d'un grand geste, embrassent l'horizon
Quand, par derrière, des charognes s'amoncellent.
Le ciel qui me recouvre est frais comme une ombrelle ;
Nul râle n'a brouillé la source du matin.
Je ne sens pas l'odeur du massacre lointain.
La guerre me paraît aussi loin que l'histoire.
Ce souffle d'est si caressant, je ne puis croire
Que sa langue ait passé sur des cadavres verts.

Ces hommes meurent donc dans un autre univers,
Puisque je n'ai pas froid quand leurs veines se vident !
Le front du firmament rêve sans une ride ;
Tant pis ! Nous n'avons pas besoin de sa pitié.
Mais moi qui voudrais tant être supplicié
Lorsqu'il y a de l'âme ou de la chair qui saigne,
Faut-il que rien de toutes ces morts ne m'atteigne ?
Moi, je sais que l'on souffre, et je ne souffre pas.
La douleur se refuse à moi qui tends les bras.
Dire que je n'ai pas la force d'être triste !
Mon bonheur, lumignon pitoyable, résiste
Aux canonnades qui défoncent les nations.
J'offre au soleil, pour qu'il y plante ses rayons
Et pour qu'un peu de rouge en gicle, ma poitrine ;
Je guette, longuement tourné vers la colline
Qui borne la patrie étroite de mes yeux,
Le passage d'une douleur au fond des cieux,

Et j'appelle, en montrant mon poing rempli de graines,
Ce pigeon voyageur parti d'une âme humaine.
J'ignore s'il arrive ou s'il s'enfuit ailleurs,
S'il a trouvé déjà des colombiers meilleurs
Ou s'il vole invisible au-dessus de ma tête;
Mais je sais bien que je suis gai comme une bète ;
C'est trop loin de mon corps qu'éclatent les obus ;
Avant d'être chez nous les sons meurent, fourbus.
Je n'entends rien ! Je n'entends rien ! Rien ne tressaille.
Je n'ai pas le frisson charnel de la bataille ;
La peur n'embrasse pas mon torse d'animal ;
Je bâille ; mes regards traînent sur le journal,
Avec une lenteur tranquille de limaces,
Et les lettres ont beau me faire leurs grimaces,
Ce morceau de papier n'est pas taché de sang.

Je ne suis pas mauvais, moi. La toux d'un passant
M'émeut, et j'ai pitié des enfants et des vieilles.
Mais je suis bon avec mes yeux et mes oreilles,
Avec mes os, avec les muscles de mon corps.
Cela ne me fait rien que mille hommes soient morts,
Puisque je n'entends pas le canon qui les tue !



Oh ! lorsque notre espèce aura poussé plus drue,
Quand nous aurons fini de manger le désert,
Quand nos chairs se fondront en une seule chair
Indivisible, impérissable,
traversée
Par le même tunnel de force et de pensée ;
Lorsqu'ayant assouvi son désir d'exister.
D'être soi, de sentir qu'elle est, l'humanité,
Etendue à plat ventre et collée à la terre,
Suçant le jus du globe qui la désaltère,
Rongeant la pulpe du globe qui la nourrit,
Semblera la chenille enroulée à son fruit,
La chenille affamée et tenace d'un monde ;

Alors, dans un frisson et dans une seconde,
La terre sentira d'un pôle à l'autre ; et nous,
De la cervelle au cœur, des paumes aux genoux,
Nos nerfs s'ébranleront pour que la terre sente.

Une bataille, un cri perdu d'agonisante,
Comme un caillou qui tombe et ricoche dans l'eau,

Feront vibrer les continents, et sur leur peau
S'élargir des ondulations de souffrance ;
Alors soudain sans le savoir, sans qu'on y pense,
On sera sûr qu'un homme est tué quelque part ;
Et quand je marcherai le long d'un boulevard,
Quand le balai du vent poussera par les portes,
A l'ouest, les reflets morts avec les feuilles mortes ;
Que, fier de leur survivre et de lui résister,
Je goûterai, muettement, la volupté
De durer encor plus qu'un jour et qu'une feuille ;
Alors, malgré ma joie, et si fort que je veuille
Ne rien connaître sauf les délices du soir,
Une tristesse montera comme un jus noir
Dans la tige poreuse et tendre de mon âme ;
Et je devinerai qu'un être me réclame
Pour que j'aspire sa conscience de loin,
Et que j'en boive un peu et qu'il en reste moins ;
Alors quand on fera la guerre aux antipodes,
Nous serons mal ici sur les coussins commodes
Où nous enfouissons nos membres oublieux ;
Notre sérénité grincera des essieux,
Et notre corps aura besoin qu'on le torture ;
Pris de fatigue, ayant comme une courbature
De s'être si longtemps carré dans son bonheur.
Chaque homme percevra que sa chair, à lui, meurt,
Que le sang coule de la bête collective ;
Nous sentirons que notre épiderme s'avive ;

La fièvre des blessés inconnus le mordra ;
Et nous verrons la ville ramener ses draps
De brouillard sur son immensité grelottante ;
Notre âme couchera, la nuit, dans une tente,
Près d'un fleuve dont nous ne saurons pas le nom,
Et nous aurons le cœur plein de coups de canon.

C'est le dernier espoir, le meilleur. Je le garde ;
Je l'ai mis au milieu de mon paquet de hardes
Pour que rien ne le casse et qu'il ne tombe pas.
La vie est longue à qui la pense. Je suis las
D'aspirer le peu d'air qu'il faut pour que je dure,
Et je me jetterais bien sous une voiture
Si je ne voulais pas attendre jusqu'au bout.
Il monte de mon âme une vapeur d'égout
Où fument des chagrins et des gaîtés fétides ;
Mais, regardant venir, là-bas, à toute bride,
L'heure suprême d'être, et de n'être plus moi,
J'ai l'énergie de croire, et je brandis ma foi,
Fanion par-dessus mon âme débandée.

Pourtant j'ai hâte. Allons ! j'ai faim ! non d'une idée ;
L'idée et l'idéal me dégoûtent. Je veux
Un être ! Nous voulons un dieu ! Il faut des dieux !
Non pas des dieux perdus au ciel, des causes blêmes ;
Il faut des dieux charnels, vivants, qui soient nous-mêmes,
Dont nous puissions tâter la substance ; des dieux

Qui souffrent par nos corps et qui voient par nos yeux ;
Des animaux divins dont nous soyons les membres ;
Qui tiennent tout, nos corps, notre espace, nos chambres,
Enclos dans leur réelle et palpable unité.

Il faudra bien qu'un jour on soit l'humanité.

L'heure suprême d'être.

I

Enfin mes volontés ne m'appartiennent plus.
Mes flots intérieurs qu'unit un vaste flux
Montent vers les rayons d'une lune innommée.

Or, dans la nuit, suivi de son immense armée,
Mystérieux, ayant défoncé les tambours,
Fait baisser les clairons où bouillonne la gloire,
Et contenu les cris vainqueurs qui se tairont
Jusqu'au jour ;

Ayant mis de la paille aux roues de ses canons,
Aux sabots des chevaux et des bêtes de somme,
Le guerrier surhumain, pendant que nous dormions,
A pris d'assaut l'âme des hommes.

Les hommes dans leurs lits ignorent la conquête ;
Moi je veille ; la rue est pleine de soldats.
Le trop-plein de leur joie va couler des trompettes,
J'entends déjà le bruit effervescent des pas.

II

Une foule d'intrus m'envahit et m'habite,
Car j'ai perdu les clefs qui fermaient mon esprit.

Mais je leur voue à tous la tendresse subite
De la mère pour les enfants qu'elle nourrit.

Je m'ennuyais tant d'être seul en moi ;
Maintenant je suis une multitude ;
Et tout cela parle et chante à la fois,
Et les cris d'enfants mêlés aux voix rudes
Se fondent en bonheur tumultueux.

L'égoïste frisson du renard qui se terre
Me traversait les moelles,
Lorsque, me sauvant du soleil, j'entrais soudain
Dans les ténèbres de mon orgueil sans étoiles.

J'étais fier d'être seul, et triste d'en mourir.
Or un vent furieux soufflant de l'avenir
Vient d'arracher ma porte.

Je suis un peuple en fête, un dimanche d'Avril.

Je suis un square neuf au milieu de la ville ;
Elle entre en moi ; elle se tord dans mes allées ;
Et les pas nonchalants chantent sur le gravier.

III

Je cherche au fond de moi la graine de lumière
D'où jaillira l'épi de feu,
Et l'atome sacré de mon âme éphémère
Qui sera dieu.

Une claire douceur s'ouvre comme une écluse
Sur moi, lorsque le soir je songe à l'être roi
Qui naît universellement dans nos pensées.

Aux voûtes de moi-même un vitrail crève et jette
Un bouquet de soleil que je tiens embrassé.

IV

Lorsque je songe à toi en suivant mon chemin,
Quelque chose saisit mon cœur et le comprime.

Un rêve d'acier neuf peu à peu ronge et lime
Ronge et lime le bloc de mon âme infusible.

Je ne m'aime plus moi, unanime, je t'aime !
Ce n'est plus moi déjà qui pense dans moi-même,

Ta pensée apparaît au-dessus de la mienne
En gouttes d'huile. Il fait soleil sur chaque goutte.

Quelqu'un qui n'est pas moi devient dieu où je suis.

V

Je suis un habitant de ma ville, un de ceux
Qui s'assoient au théâtre et qui vont par les rues ;

Une voix qu'on entend, une face aperçue
Dont certains ont gardé la forme dans leurs yeux

Mon vouloir, que jadis je vénérais, n'est rien
Qu'un éphémère élan du vouloir unanime ;
Je méprise mon cœur et ma pensée intime :
Le rêve de la ville est plus beau que le mien.

Je n'ai pas le désir enfantin d'être libre ;
Mon idéal usé pend après de vieux clous.
Je disparais. Et l'adorable vie de tous
Me chasse de mon corps et conquiert chaque fibre.

Et tandis que j'avais naguère mal au bras
De porter mon paquet d'angoisse, gros et dense,
Avec ce qui me reste encor de conscience,
Je connais le bonheur de n'être presque pas.

VI

Je cesse lentement d'être moi. Ma personne
Semble s'anéantir chaque jour un peu plus
C'est à peine si je le sens et m'en étonne.

Les passants, les maisons, le bruit des omnibus
Et le scintillement des vitres, d'un coup brusque,
Se renvoient ma pensée et l'émiettent à force.

Bousculé par les apparences de la rue,
Je me suis tout vidé de vie intérieure.

Mon être diminue et se dissout. La ville,
L'effleurant de sa langue avidement flatteuse,
Le retourne, le suce et cherche à l'avaler.

Je suis comme un morceau de sucre dans ta bouche,
Ville gourmande. Mais je n'ai pas peur de toi.
Car pour ceux dont le vent gerce l'âme et la peau,
Et qu'un rêve a perclus de terreur, quelle joie
De fondre dans ton corps immense où l'on a chaud !

Quelqu'un qui n'est pas moi...

Entre les marronniers, au bout de l'avenue,
Le soleil roule, et je roule vers le soleil,
Et mon corps se remplit des forces qui remuent
La croupe des chevaux d'omnibus qu'on relaye.

Je ris. Ce n'est pas moi pourtant qui suis joyeux ;
J'ai laissé sur un banc ce qui est moi s'asseoir,
Songer à ce qui fut son deuil et son espoir,
Pleurer pendant une heure et s'éponger les yeux.
Je marche sans passé, sans aïeux et sans moi,
Et je suis du bonheur en marche vers le soir.

J'ai jeté pour toujours mon rêve habituel
Comme un cigare usé dont le feu mord la bouche.
N'étant plus moi, je ne sens plus ce qui me touche ;
Ma peau, c'est le trottoir de la rue et le ciel.

Je ne possède plus de douleurs, ni d'idées.
J'avance, la poitrine et la tête vidées,
Vers le fruit du soleil couché parmi les feuilles.
Mon âme, c'est la rue au soir qui se recueille.

La roue de l'omnibus qui fait des étincelles,
Et la roue du soleil qu'embourbent les nuages
Donnent un rythme à ma pensée impersonnelle ;
Je suis un tournoiement majestueux d'images.

Là-bas s'élève une vapeur d'humanité
Que les lueurs du soir illuminent. Je suis
La méditation tendre de la cité
A la nuit.

... devient dieu où je suis.

Je contemple, debout derrière les carreaux,
La rue.
Un charretier passe avec ses chevaux
Qui font, en assénant leurs fers sur la chaussée,
Jaillir comme le jus d'une pêche pressée
Des gouttes de tonnerre et des gouttes d'éclair.

Je veux les trois chevaux dans mon être désert,
L'homme, le tombereau plein de meulière rouge
Au fond de moi.
Je veux, quand l'attelage bouge,
Quand les secousses font s'entrechoquer les blocs,
Quand le fouet, chien ailé, pointant son mince croc,
Mordille le troupeau de muscles qui s'arrête,
Je veux que mon esprit frémisse jusqu'au faîte,
Que ma chair vibre comme une chair de cheval ;
Que chaque cinglement du fouet me fasse mal.

Je veux sentir dans ma poitrine, dans ma tête,
Le fouet, le charretier, le tombereau, les bêtes,
Claquer, crier, gronder, geindre, forcer, souffrir.
Je veux que leur douleur se termine en soupir
A mes lèvres, leur joie en flamme à mes prunelles ;
Que sur mes membres leur effort sue et ruisselle ;
Qu'ils aient leur conscience et leur pensée en moi.

Et le front appuyé contre le carreau froid,
Je les aspire avec mes yeux, avec ma bouche ;
Mes regards sont des mains ardentes qui les touchent,
Qui vont habilement sur l'homme et les chevaux,
Des doigts passionnés qui cherchent les cerveaux,
Les caressent un peu et les volent par ruse.
J'écoute dans mon cœur comme dans une écluse
Affluer, avec un immense clapotis,
Les rêves, les désirs des hommes. J'engloutis
Un morceau de cité dans ma poitrine accrue.
Le rythme de mon pouls émeut toute la rue.
La rue avec ses feux, ses gestes et ses cris,
Gravite ramassée autour de mon esprit ;
J'attire puissamment les choses qui s'ignorent ;
Et l'âme que diffuse en vapeur incolore
Le mélange des chairs, des âmes, des maisons,
Forme un vague halo qui nimbe ma raison.

Unanime, je t'aime.

Une grande ferveur m'imprègne et me consacre ;
L'air nerveux de la rue aide mes mouvements ;
Je vais sur le trottoir, tandis que, longuement,
La ville me caresse avec un bruit de fiacre.

Le ruisseau qui s'appuie au bord de la chaussée
Renferme plus de ciel et d'astres que nos yeux.
Quels que soient les sursauts d'une chair, j'aime mieux
Un seul tressaillement de foule condensée.

N'importe quoi me charme ici. Rien ne m'indigne.
Le souffle d'un cheval m'arrive sur le cou.
J'évite, haletant, les omnibus. Le bout
D'un fouet glisse devant mes paupières qui clignent.

Je frôle la lueur des globes électriques
Plus douce que les joues où poussent des poils blonds.
Ma volupté se calme et s'exalte, selon
Qu'il fait nuit ou qu'il fait soleil dans les boutiques.

Le trottoir, altéré d'action, me soutire,
Quand j'y pose le pied, de la force et du sang ;
C'est un bonheur d'aller sur l'asphalte épuisant.
Abandonnée au goût sensuel du martyre,

Ma personne veut qu'on la froisse et la bouscule.
Les grincements d'essieu sont de l'amour aigu.
Je ne me souviens pas d'avoir jamais vécu,
Et d'être plus ancien que ce chaud crépuscule

Où les yeux ne voient pas de formes séparées,
Où l'on ne pense à rien qui ne semble total.
Chaque chose en prolonge une autre. Le métal
Des rails, et les carreaux éblouis ; les entrées

De maisons ; les passants, les chevaux, les voitures
Se rejoignent entre eux et rejoignent mon corps ;
Nous sommes indistincts ; chacun de nous est mort ;
Et la vie unanime est notre sépulture.

Tassés les uns contre les autres, pêle-mêle,
Cadavres amoureux qu'une douceur emplit,
Voilà que nous tombons de sommeil et d'oubli
Dans les bras de la ville uniquement réelle.

Un de ceux...

On ne m'a pas donné de lettres, ces jours-ci ;
Personne n'a songé, dans la ville, à m'écrire.
Oh ! je n'espérais rien ; je sais vivre et penser
Tout seul, et mon esprit, pour faire une flambée,
N'attend pas qu'on lui jette une feuille noircie.

Mais je sens qu'il me manque un plaisir familier ;
J'ai du bonheur aux mains quand j'ouvre une enveloppe ;
Ma peau se réjouit en touchant le papier
Où persiste, au milieu des pages repliées,
La présence immatérielle d'un autre homme.

Et depuis ces trois jours que je n'ai rien reçu
Je glisse lentement dans un trouble malaise ;

Je suis presque gêné d'être ; j'ai comme honte
De moi-même ; un remords insaisissable pèse
Sur mon cœur qui avait failli se croire bon.
Mes bras ont des lourdeurs ; je n'ose pas sourire ;
Il me semble que l'air m'en veut quand je l'aspire.
L'amour autour de moi, la force au fond de moi
Se dispersent. La ville, en m'oubliant, me blâme.
Nulle part on ne songe à moi, je le vois bien,
Et je n'existe plus que dans mon corps mesquin.
J'ai des fourmillements mauvais par toute l'âme,
Une inquiétude à la cervelle, au bout des doigts,
Comme si... — qu'ai-je fait, hélas ! est-ce ma faute ? —
Le sang de la cité se retirait de moi.

... et de n'être plus moi.

Je ne vis plus ou presque plus ;
Si je vis, je ne le sens plus,
Et j'en suis joyeux tout de même.
Car entre ses doigts innombrables
La ville a déchiré mon âme
Comme une feuille de papier.
Pris par le vent des carrefours,
Les morceaux s'envolent et tombent
Sur le trottoir, parmi les hommes
Qui les emportent sous leurs pieds.

Une vapeur d'égout.

Je suis très triste. Moi qui ne pleure jamais,
Une larme s'épuise à sortir de mes yeux ;
Et penché sur mon cœur comme sur une cuve
D'où montent lentement des gaz irrespirables,
J'ai besoin que la mort me pince les narines.

Puis je rage. Mes dents grincent. Je voudrais tordre
Du fer, casser un meuble ou fendre des mâchoires.
Je souffre ; on me torture. A quoi me sert d'avoir
Des poings et d'être fort ?

Il y a des sanglots dans le fond de ma gorge ;
Afin que je consente à leur livrer passage
Ils se déguisent en hurlements de fureur.

Le passé me fait mal ; l'avenir me fait peur.
Oh ! les sales fourmis, les minutes futures
Me grimpent à la jambe et me piquent la peau ;
Je voudrais les écrabouiller sous mes chaussures !

Le camion traîné par les chevaux tranquilles,
Les bicyclettes glissant commes des aiguilles
Dans de l'étoffe,

les grelots,

Les coups de fouet, les cris des marchands de journaux
Ont vite anéanti mon âme douloureuse.

Je m'abandonne tout au rythme des passants,
L'unanime frémit autour de ma cervelle.
Comment savoir si j'ai un cœur qui a aimé,
Quand la foule remue et que je suis en elle ?

Ardent comme un vivant, mais serein comme un mort,
Je n'ai plus de passé, d'avenir ni de sort,
J'ai de la joie et du bon néant dans la gorge.

Le rythme de mon pouls...

Petite famille au rez-de-chaussée,
Tu te courbes en forme de faucille
Contre un guéridon d'acajou luisant.
N'est-ce pas que dans toute la maison
C'est toi la plus pauvre et toi la moins grande ?
On croit qu'elle dort au fond d'une alcôve,
Ta lampe ; elle respire avec effort ;
Ses rayons ont peur de te pénétrer ;
Elle te regarde à travers des pleurs.
Toi-même tu gis là comme des hardes,
Ayant presque un deuil dans tes yeux rougis.

Je n'ai pas beaucoup de force à moi seul ;
Mais le vent ce soir m'a sauté au cou ;

J'ai senti ses mains qui ne sont plus froides;
Il m'a fait penser au printemps qui vient ;
Si tu veux un peu de cette pensée... ?

Je l'enverrai par bonds impétueux ;
Elle ira chercher les rayons traînards
De ta lampe qui somnolent, couchés,
Et semblent des bœufs dans une prairie ;
Elle sautera, leur mordra la queue ;
Ils se dresseront sur leurs jambes grasses,
Et ils courront.

Je ne me sers pas de tous mes désirs,
Ni des élans qui tournent dans l'impasse
De mes poings. Je suis content qu'ils me quittent.
Tu verras, ils vont t'aimer tout de suite.
Tu relèveras doucement tes fronts,
Tes doigts danseront au bout de tes bras
Comme des fillettes qui font la ronde,
Et tes yeux seront des ruches d'abeilles
Deux à deux, le long d'un mur, au soleil.

Ce qui s'ennuie en moi de ne penser à rien
Et de ne pas pouvoir devenir des idées ;
Et ce qui tire sur sa laisse, comme un chien
Qui voudrait gambader,

Court se blottir en toi sans que tu le devines ;
Je couds avec les mains de la vieille, je lis
La leçon de l'enfant qui songeait à son lit,
Et c'est moi qui suis un peu mort pour que tu vives.

Un morceau de cité dans ma poitrine accrue.

Quelqu'un descend un escalier ;
Un enfant derrière le mur
Pleure ; un piano recommence
Sans fin la même mélodie,
Qu'on voit paraître et disparaître
Comme à travers une forêt.

Là-bas, est-ce un grelot, ou le pas d'un cheval ?
Une voix éblouit le silence, et s'y noie.
A gauche, un cordonnier tape le cuir durci.

Les bruits de la maison pénètrent dans ma chambre
Par les fentes du bois, les pores des cloisons,
Et par les vitres naïves.
Ils s'agitent pareils à de petites mouches.

Un effluve accourt du rez-de-chaussée,
Et de l'âme aussi ruisselle des combles ;
La mélancolie d'une jeune fille
Qui travaille sur sa machine à coudre
Fait un brouillard las autour de la lampe.

Je devine un frisson sonore qui devient.
Que j'ai de passions ! J'aime, je hais, je veux !
Et je tire vers moi, à grands coups qui m'éreintent,
Toutes les émotions de la ville.

Ce sont des câbles, des cordes, des fils,
Qu'il faut enrouler sur ma conscience.

Je suis la pointe aiguë
D'où les fluides s'élancent,
Et leur long glissement
Me couvre d'étincelles.

Je suis l'éruption des forces collectives ;
Ma voix est le total lyrique des murmures ;
Si je passais la main sur le papier du mur
J'y sentirais suinter goutte à goutte la ville.

Je l'enverrai par bonds impétueux.

Des effluves en cercle émanant de mon corps ;
Ils se détachent doucement ; je les regarde
Chaque seconde s'éloigner et s'élargir.
Leur anneau qui s'enfuit tremble comme de l'eau,
Et l'ondulation a la forme des lèvres.
Ils s'en vont propager ma meilleure énergie,
Et caressent le dur visage de l'espace
Pour que le sang afflue et le fasse rougir.

Ils sont une harmonie en flammes et en marche
Qui met le feu d'arbres en arbres au réel.

Les êtres qu'elle atteint
S'étonnent tout à coup

Qu'il leur pousse une touffe
De désirs vibratiles,
Dont les pointes se courbent,
S'accrochent et les nouent
En groupes.

Des rayons vigoureux projettent les parcelles
De mon âme dissociée ;
Les forces qui faisaient l'unité de moi-même
Se délivrent, et volent aux masses inertes,
Pour que les forces qui dormaient soient réveillées.

Elles rasent la plaine et sautent l'horizon.
Les hameaux et les bourgs, dans cette exhalaison
Qui traverse les murs,
Ont des rêves plus clairs à l'ombre de l'église.
Les voyageurs, assis l'un en face de l'autre,
Dans les wagons étroits où le soleil se glisse,
Commencent à causer du fleuve et des collines,
Et laissent tous leurs cœurs ensemble s'attendrir
Pour une vision qui devient, et que rythme
Le passage bref des poteaux télégraphiques,
Et les coups du piston battant sous le plancher.

A la ronde, là-bas, au loin, à perte d'âme,
Des groupes ont senti doubler leur conscience :

Les paysans qui vont en bandes au marché,
Et les enfants qui jouent dans la cour de l'école,
Même les couples d'amoureux aux bouches molles,
Et même les troupeaux qui paissent dans les prés.

Je suis la pointe aiguë.

La rue monte. Puis c'est un escalier. Enfin
Le trottoir s'aplanit, s'incline et redescend.

Or, sur l'étroit sommet où se joignent les pentes,
Des deux côtés, dans l'intervalle des maisons,
On aperçoit la ville jusqu'à l'horizon,
Et je viens m'y tenir ardemment immobile
Pour bien sentir que je la crains et que je l'aime.

Au sud je vois le boursouflement violet
Du centre, comme un poing trop serré qui bleuit.
Je vois les pierres qui appuient trop sur les hommes,
Et la chair qui résiste à l'étreinte des murs.

Là, tous les mouvements aux courbes divergentes,
L'itinéraire des passants et des voitures,
Les trains, les courants électriques, les idées
Se joignent en fagot par un bout de leur tige ;
Et, reliant dans une glu toutes les vies,
Un brouillard noir se lève au confluent des forces.

La masse, vers le sud est trop lourde ;
Elle expire un brouillard trop stagnant ;
J'y perçois tant de choses nouées,
Qu'un des prolongements de moi-même
A sans doute été pris et meurtri
Dans cette ligature étouffante.

Ce doit être un de ces filaments
Qui me continuent et qui m'attachent,
Qui sont mes branches et mes racines,
Par qui, depuis les maisons là-bas
Jusqu'aux cellules de mon cerveau,
Quelque chose d'ininterrompu
Où ce qui est la ville devient
De nuance en nuance mon corps,
Ondule, tremble, brûle, jouit.

C'est un mince filament qui saigne,
Qui se recroqueville, broyé

Sous le poids d'une église ancienne
Ou l'encombrement d'un atelier.
En une douleur, il me résume
Les tourments compliqués que recouvre
La brume,
Et c'est toute ma chair qui comprend d'un seul coup.



La ville, vers le nord, je l'aime. Le brouillard
Est du soleil nouveau qui fermente et qui mousse ;
Il en est tant tombé, de soleil, à la fois
Qu'il n'a pas eu le temps de se clarifier ;
Et l'ébullition blanche monte à mes pieds.
Elle est légère, elle est gazeuse de rayons ;
Elle est pleine d'aurore en mousse. Je ne puis
Empêcher qu'elle m'enlève. Je suis du liège.
Je ne pèse pas même autant que la clarté.

La ville vers le nord est bossue de faubourgs ;
Elle s'épanouit, elle gonfle, elle pousse ;
Elle s'exalte en excroissances palpitantes
Qui sont des embryons et des printemps de villes,

Où pullulent des hommes pauvres et muselés.
Hâtivement, ils se reproduisent et meurent.
Il y a plus d'enfants que de vieillards, au nord,
Il y a plus d'usines que d'églises.

Mues par les forces comprimées
Qui font ressort et se détendent,
Les maisons des faubourgs, au nord,
Ont l'air de ramper en avant.
Il semble qu'elles partent pour
Trouver plus loin du sol désert,
Pour s'y planter, pour assouvir
La faim de croître qu'ont les germes,
Et s'y multiplier chacune
Jusqu'à la taille d'une ville.

Au nord les usines arborent
Leur souffle en guise de drapeau,
Et se servent des cheminées,
Pour brandir parallèlement
Les héroïques fumées noires.
Mon sang le plus jeune réclame
Que je les suive, que je marche
Avec la masse des maisons.
Mon âme en haut de moi s'allonge
Et flotte comme les fumées.

Ville tu peux grandir et rouler vers le nord,
Je t'accompagnerai toujours sans m'essouffler.
Démolis ton enceinte, et saute l'horizon,
J'étirerai mes bras pour t'embrasser encore ;
Mon cœur s'élargira pour bien te sentir toute,
Et je te percevrai d'un bout à l'autre bout.

Existe, agis indéfiniment, ville aimée,
Ma conscience ira jusqu'où vont tes fumées.



II. — MOI EN RÉVOLTE



SUR LE FLEUVE

Le désir enfantin d'être libre...

— Passe à gauche, sous la première arche !

— On répare
La culée. Un drapeau jaune pend de la voûte.

Les madriers, plongés à mi-corps sous le pont,
Sortent obliquement leurs cous quadrangulaires
Et bavent de la chaux en mordant les moellons.

— Ecoute donc le bruit de la machine, au fond !

Elle semble être ainsi
Le rythme intérieur

Dont s'animent les vagues.
Et le bateau n'est pas
Une chose légère
Que subit la surface
De l'eau indifférente ;
Son mouvement paraît
Etre, d'en bas, tendu
Jusqu'à l'air de la ville
Par une volonté
Qu'auraient les profondeurs.

— Le fleuve est grand. La ville est grande autour du fle

Les grues balancent lourdement leurs encensoirs
Du côté de la terre et du côté de l'eau.

Des tonneaux sur la berge arrondissent l'échine.

— On n'entend presque plus trottiner la machine.

Un enfant chante assis au bout d'une péniche,
Et derrière sa voix on ne saisit qu'à peine
Le ronron de la ville aux carrefours épais.

— J'ai froid ! — Quatre chevaux attendent sur le quai.

La courbe en fer des passerelles immobiles
Tâche d'humilier la courbe en mouvement
Des vagues, d'enfoncer l'ombre qui persévère
Dans le miroitement qui cède, et d'imposer
Au bateau libre sur le fleuve le respect
Des grandes maisons disciplinées.

Le remorqueur se cambre et les sirènes hurlent.
A l'horizon, sur les usines,
Les cheminées debout font tournoyer en l'air
Leur fumée, et menacent de fouetter le fleuve.

Les flots sont des lâches,
Car ils se soulèvent
En joignant les mains.
Leur élan supplie
Au lieu de rager.

— Veux-tu, asseyons-nous à l'avant. Notre corps
Jouira d'aller contre le vent. — Non, d'aplomb,
Les jarrets durs, dans un équilibre vibrant,
Afin de ressembler le moins possible aux morts.

— Est-ce que nous arriverons bientôt, maman ?

Il me semble qu'on tient plus qu'ailleurs à son âme.
Elle revient, pareille à celle qu'on aima,
Avec son air frileux de se pleurer soi-même,
Et son regard qui songe à ne mourir jamais.

C'est la fraîcheur de l'eau qui l'a ressuscitée.
Pourtant j'ai peur qu'elle défaille de nouveau.

— Sous les arbres du quai les tramways à vapeur
Vont plus vite que nous et font grincer les rails.
— L'homme s'approche ; il faut payer. As-tu des sous ?

Le remorqueur qui traîne les péniches,
Et dont la clameur élargit le fleuve,
Se courbe devant la force des ponts.
Sa cheminée haute ploie en arrière ;
Une blessure égorge le tuyau ;
Il en saigne du sang noir qui s'envole.

Le vent qui souffle vient de plus loin que la ville.
C'est bien moi dont les yeux regardent les nuages ;
Aucun brouillard pensant ne flotte sur ma tête
Et ne perçoit pour moi la lumière du ciel.

— Tu n'es pas seul sur le bateau :
Dans le salon, c'est plein de gens

Qui sont voisins avec douceur,
Et qui trouvent le temps moins long
En voyant l'eau gesticuler.
— Il ne monte rien d'eux à moi ;
Je suis seul au-dessus de l'eau.

Elle est une multitude jusqu'à la mer.
Elle est gluante de poissons et de bacilles,
Et chaque goutte a des gouttelettes de chair.
C'est leur foule qui me défend contre la ville.
Je puis garder mon âme ; ils n'en ont pas envie ;
Et je leur laisserai, moi, leur inconscience,
Content d'avoir dressé sur un socle de vie
Ma taille d'homme solitaire et délivré.

DÉSIR

Il ne faut pas pleurer, moi que j'aime ! Qu'importe
La pluie ? Le vent du soir est frais après l'orage,
Les nuages au ciel ressemblent à des bottes
Et plantent dans les toits leurs éperons tordus.

Emmanchée au couchant, une lame d'azur
Se pose sur le tronc de la ville et l'entaille ;
Par la fente, en bouillons de sève et de résine,
Les rêves libérés des hommes vont jaillir.

Une usine là-bas a de fières fumées
Qui s'allongent

Pour tâter, à travers le brouillard, les étoiles.
Il fait fort. Et la poigne énergique de l'ombre
Presse mon âme qui ruisselle de printemps
Comme une éponge.

Trop de murailles m'exaspèrent. Nous avons
Les froissements et les soubresauts d'un ballon
Qu'on voudrait traîner par les rues.
Ne pleure pas ; entends les câbles distendus
Qui se rompent !

Moi que j'aime ! Le poids de la vie unanime
Qui t'ensevelissait comme un manteau d'hiver
Glisse de tes épaules.
Redresse-toi ! Deviens peuplier, pauvre saule !
Et de l'espoir ! J'ai respiré l'odeur de l'aube
Dans un cri du chemin de fer.

TENTATION

Je me plais beaucoup trop à rester dans les gares ;
Accoudé sur le bois anguleux des barrières,
Je regarde les trains s'emplir de voyageurs.
Il passe près de moi des piles de bagages ;
A force de les voir rouler jusqu'aux fourgons,
Tous ces petits morceaux de ville qui s'en vont ;

De voir les fiacres, au dehors, comme des fruits
Dont la coque s'entr'ouvre et qui lâchent leur graine ;
Et d'entendre filtrer homme à homme la rue
Par les portes vibrantes,
Quelque chose en mon cœur ressuscite et remue.

Un convoi sort du hall. La cité diminue.
L'élan vers les guichets, vers les salles d'attente,
L'élan d'autrui me pousse et s'acharne après moi ;
Je suis trop faible pour chasser ce qui me tente.

Une foule qui part ! Des machines qui tremblent !
Frôlant mon corps la fuite des hommes !
J'ai froid
D'être le seul ici qui ne s'en aille pas.

SUR LE PONT QUI TRAVERSE LA LIGNE

Le soir vient et me trouble ; je finis par croire
Que la nature pense.
Il y a très longtemps que je ne l'ai pas vue.
Je ne vois que son ciel qu'elle lève au-dessus
De la ville ; je l'ai peut-être méconnue.
Il faut que je la trouve ; et puis la dévisage ;
Il faut que je parte.

Je m'emplis de lointain et d'espace étranger.

S'étirent vers le nord les fils télégraphiques
Pareils aux crins de mon désir échevelé.

Je n'entends pas toujours ce que les choses disent ;
Mais pour sentir l'orgueil d'être un libre héros,
Il m'a suffi ce soir de regarder les disques
Et les poteaux.

C'était donc bien pesant, la ville, sur mon âme,
Que l'espoir de partir me rende si léger !
C'était donc bien pesant, et je n'en souffrais pas !

A l'horizon brumeux où s'enfoncent les fils,
Au bout, l'on trouve enfin ce qui n'est plus la ville,
Et l'on sort d'elle, tout à coup, sans le savoir ;
Car le chemin de fer a troué le rempart,
Au bout.

Sur les toits des wagons sont des lueurs sereines ;
Ils reflètent le ciel, comme l'eau des forêts ;
Le train qui glisse a l'air d'une chaîne de sources,
Et je m'accroche après.

Il est tard ; mais la ligne est pleine de soleil.
C'est toute la nature en fusion qui roule
Ses flots roux jusqu'à moi ;
Je voudrais me pencher pour y tremper les doigts.

Le dos des rails, serpents ténus, brille et ondule.
Une aurore, là-bas, les charme avec sa flûte ;
Ils s'en vont et ne finiront jamais de s'en aller
Vers l'aurore qui chante au-dessus des vallées.

Le sable de la voie est une chair divine,
Un bras tout velu de rayons qui tient ma vie
Et qui la cueille,
Un bras de l'infini qui plonge dans la ville
Pour lui arracher les entrailles.

Je ne distingue plus le murmure des rues ;
Rien ne vient maintenant des maisons à mon âme.
Et-ce que la cité meurt comme un crépuscule,
Ou n'est-ce pas mon cœur qui ne l'aimerait plus ?

Je ne comprends plus rien au rythme des voitures.
Ont-ils fui sans retour les souffles qui m'émurent,
Et ne reste-t-il plus un homme sous les toits ?

Mais tout cela pourtant ne fut pas illusoire ;
Je me rappelle trop que j'étais sûr naguère ;
J'ai bien senti un dieu qui m'effleurait les nerfs,

J'ai bien senti un dieu qui se cherchait dans l'air
Et qui passait si près que j'ai failli le voir.

A la poursuite de leurs sifflements,
Des trains accourent et brandissent des vapeurs.
Chaque locomotive en agitant ses bielles
Donne à l'espace des milliers de coups de poing.
Lui se sauve. Moi je pantelle.
Le pont sous mes talons vibre ; c'est mon tremplin
Où sauter ?

Si quelqu'un me jetait comme un sac
Dans le fourgon noir de l'express !
Les disques tournent. Les signaux font de grands gestes.
La ville craque.

LE DÉPART

Je suis libre.
Moi qui n'habite au fond de ta chair qu'une fibre,
Et parmi ta durée, ô ville, qu'un moment,
Je m'évade et me voici libre.

Mon sang frappe plus fort mes artères plus pleines.
Je regarde mourir à l'horizon des plaines
Ta présence de feu que mon cœur célébra.

Je suis heureux. Le train m'emporte et me secoue.
Mes fièvres au galop dépassent la machine,
Ou, les membres raidis, arcboutent leur échine
Contre les planches du wagon.
J'avale le fracas de la fuite qui saoule
Et j'écoute courir, ballotté par leur foule,
Un troupeau de coups de canon.

LOIN

Je suis libre. Déjà les plaines se boursouflent ;
La nature, pour me charmer, cambre ses reins.
On respire une odeur de fumées et de feuilles.

Et mon amour de la cité, ce sale chien
Qui m'a suivi partout, qui est là, qui s'entête,
Je l'ai poussé dans le coin noir, sous la banquette,
Et je l'écrase avec mon pied.

Le ciel que j'appelais s'approche des fenêtres,
Et s'y colle.
Mon front, je le sens qui reluit.

Je suis bien. Le compartiment est presque vide ;
Les cloisons et le bruit me séparent des hommes.
La terre a la fraîcheur d'une jeune corolle
Que la vitesse arrose et qu'elle épanouit.

Près de ma joue émue passent les kilomètres
Comme un câble en velours dont la fuite caresse.

A chaque station je m'allège, il me semble,
D'un devoir, d'une loi, d'un ordre, d'un ensemble.
Je renais ; j'ai mon souffle à moi, mon cœur, le mien.

Morale, autrui... Ville unanime... elles sont loin
Les bouteilles que j'ai jetées par les portières !

L'horizon m'entourant comme un peuple, j'annonce
La délivrance de mon âme à la matière.

En avant, le sifflet redouble ses clameurs ;
Le train de vingt wagons est un frisson de joie ;
Le piston bat plus fort ; moi, je redeviens moi
A toute vapeur !

Je suis libre. L'espace immense est ma cuirasse ;
Je possède à moi seul l'air vierge que j'embrasse ;
Les arbres me saluent de leurs rameaux pliés,
Et le vent vagabond vient me lécher les pieds.

Je ne suis plus un être englué dans sa race,
Et j'ai cassé les clous qui me rivaient l'esprit,
Et je montre aux rochers, aux feuilles, aux écorces,
L'homme, écume d'argent qui couvre et qui fleurit
Le ruissellement noir des forces.

J'ai repris l'attitude auguste et naturelle
Du vivant qui résume et complète la vie ;
Les herbes, à genoux devant moi, glorifient
Mon âme solitaire élargissant ses ailes.

Je brandis mon vouloir et mes poings sans heurter
La muraille, l'idée ou la chair défendue ;
Ma conscience unique éclaire l'étendue,
Et mon isolement me fait illimité

Je suis libre.

Il vaut mieux dormir sous les feuilles
Que de savoir le sens du monde ;
Etre un bouchon, humide à peine
Du passage des phénomènes,
Qui, docile aux houles obscures,
Flotte à fleur d'évolution.

Dormir sous les feuilles.

Pauvres groupes humains derrière l'horizon,
Creusez vos chairs avec les pioches et les sondes,
Forez le puits qui n'est jamais assez profond,
Pour découvrir de la conscience plus claire.

Dormir sous les feuilles !

Je ne suis plus d'aucune ville,
Rien d'immense ne me possède ;
Mais de petites formes vertes
S'agitent plus haut que mon front.

Arbres, essaims de mouvements
Qui s'attellent à mon sommeil,
Le soulèvent et le dispersent.

Dormir sous les feuilles.

Je ne veux pas évoluer plus loin que l'homme.
Mon être a trop, déjà, de l'effort atavique ;
J'ai fait tant de chemin à travers mes ancêtres,
Depuis le carrefour lointain où la matière
A rencontré la vie,
J'ai la tête si trouble et les jambes si lourdes
Que je m'arrête enfin pour dormir sous les feuilles.

Mon corps n'est pas une charpente boulonnée
Dans l'enchevêtrement d'un corps supérieur ;
Oh ! nous n'aurons pas mis à me donner un cœur,
Ma race tant de siècles et moi tant d'années,
Pour soumettre ses battements à la cité.

Je ne suis plus l'élan fidèle qui s'arcboute
Et qui porte un ensemble aux voûtes colossales ;
Mais je ressemble aux brins d'herbe sans idéal
Dont les arcs lâchement ont plié sous mon cou.

Je ne consens à rien qui soit plus grand que moi ;
Je suis le ruisseau las qui n'ira pas au fleuve,
Et qui, ayant fait halte au fond de la vallée,
N'est plus qu'un lac qui s'évapore et qui s'endort
Sous les feuilles.

Dormir sous les feuilles,
Le bras replié
Pour poser ma joue.

Etre un corps défait
Et presque dissous.

En laisser bâiller
L'unité vitale,
Comme le nœud qui
Ferme un sac de graines ;

Et semer à terre
Toutes mes pensées.

Les sentir qui prennent
Racine et s'enfoncent.

Avoir un sommeil
Egal et touffu
Comme une prairie.

Avoir un ruisseau
Qui passe au travers
Et qui le délie.

Dormir sous les feuilles.

Redevenir seul
Puis me diviser.
N'avoir plus la vigueur de rester tout moi-même.
Et pour ne presque plus percevoir l'univers,
Pour être bien certain de ne plus le penser,
Devenir ma poussière au fil d'un vent léger.

Vivre en tant de morceaux que le rythme des choses
Ne puisse m'obliger à bondir dans son van.

Glisser entre les doigts des forces naturelles.

Dormir caché sous chacune de mes parcelles,
Et me changer en mille alouettes, nichant
A l'abri des sillons, çà et là, dans un champ.

Dormir sous les feuilles, et dormir sous mes âmes.

REFUS D'ÊTRE ABSORBÉ

Derrière l'horizon, du soleil ondulant
S'accumule. Les monts qui se touchent les flancs
Gonflent tous à la fois leurs épaules musclées,
Pour supporter le poids des lueurs empilées
Qui bouillonnent là-bas et qui voudraient sortir.
L'écluse du couchant, creusée jusqu'au nadir,
Est pleine de rayons qui cherchent la bataille.
Les flots jaunes en rangs attaquent les murailles,
Et l'horizon heurté projette des vapeurs.

Et moi qui suis bien loin dans la plaine, j'ai peur.

L'encolure des monts frémit sous la poussée ;
La houle tout à coup recule, puis, massée,
Repart, grossit, s'emballe et crève l'horizon.
Les sommets débandés se sauvent ; leur toison
Brûle. L'océan jaune inonde l'étendue,
Et déferle. J'ai peur. Mes forces éperdues
Me quittent pour se joindre au flux inconscient ;
J'ai peur d'être noyé, et je cours, mais mon sang,
S'échappant de mon cœur trop étroit qui le gêne,
Se livre au sang doré qui submerge la plaine
Et dont l'élan déjà remonte les vallons.

Je ne veux pas mourir ; j'arrache mes talons
Au sol lourd et gluant où des flammes clapotent ;
Griffé par les buissons, trébuchant sur les mottes,
Je fuis vers les hauteurs que le feu n'atteint pas.
La terre s'engloutit. Je ne vois rien en bas
Que des formes qui sursautent et se débattent
Dans la marée où mousse une écume écarlate.
Je grimpe haletant ; et quand je suis tombé,
Je me lève. Accrochant de mes doigts recourbés
Les branchages, les troncs, les genêts, les bruyères,
Je me hausse d'un bond à la roche dernière
Où je jette comme une loque mon effroi,
Ayant l'orgueil et la stupeur d'être encor moi.



Le galop des clartés s'engouffre dans les gorges.
Les prés sombres ; les blés, les avoines, les orges,
Dont les épis campaient aux pentes des coteaux ;
Les frênes que le sol brandit tels des marteaux,
Et les pins s'étirant comme des cris de joie ;
La charge du soleil les bouscule et les broie.

Mais moi, l'homme, la flamme a beau s'exaspérer,
Battre rageusement de ses bouts acérés
Le pied du roc que j'escaladais hors d'haleine,
Je suis très haut, je suis trop haut pour qu'on me prenne !
Les rayons éreintés renoncent à l'assaut.
Leur foule s'aplanit et fond. Je suis très haut.
Sur mes mains, sur mes yeux, le silence fourmille ;
Quelque chose aux plis noirs me recouvre et m'habille ;
Je semble maintenant un homme en deuil, âgé.
Rien ne me poursuit plus ; mais je suis seul et j'ai
La poitrine peuplée d'ombres endolories.
Les êtres de là-bas, les orges, les prairies,
Les frênes, les bouleaux, les pins, les peupliers
Que le soleil couchant roule et qu'il a noyés,

Les êtres de là-bas qu'enveloppe le gouffre
N'ont pas l'air de souffrir dans ses bras. Moi je souffre.

Pourquoi donc suis-je là, sur la montagne, assis ?
La nature voulait me noyer, moi aussi ;
Ma chair s'abandonnait sans résister, joyeuse
De se noyer avec les pins et les yeuses
Dans le débordement du soleil et du soir.
Poussant ma chair, j'ai fui, j'ai monté, pour m'asseoir
Sur le pic désolé que lèchent les ténèbres.
Et je regarde en bas tressaillir les vertèbres
Du crépuscule ardent qui se pâme et jouit.

Et je vais rester seul ; j'aurai froid ; car la nuit
Est bien plus froide quand on est seul. Je frissonne.
O mon âme égarée ! n'arrive-t-il personne
Pour te chercher et te conduire par la main ?
J'ai si froid... Sur mon dos un peu de fluide humain !
Je voudrais boire un bol de tumulte bouillant.
J'ai froid ; l'obscurité me frôle et m'épouvante ;
Mes dents claquent. Pourquoi, pourquoi suis-je venu ?
Je voudrais m'enfoncer, je voudrais baigner nu
Dans la chaleur ressuscitante de la foule !

Et puisque mon esprit refuse qu'on le roule
Avec l'herbe, les fleurs, les sapins, les blés roux,

Parmi l'inconscience et la splendeur du tout,
Puisqu'il réclame un lit digne de sa pensée,
Il aura la ville unanime et condensée ;

Puisque j'ai peur de la nature, peur de moi,
Peur d'être en haut, peur d'être seul, peur d'avoir froid,
Peur qu'un éboulement de l'ombre ne m'assomme,
Je veux bien me noyer en me jetant aux hommes.

... La nature.

C'est elle qui survit aux dieux héréditaires.
Chaque millier d'années, la chute d'un mystère
La couvre et lui redonne un engrais d'infini.

La nature, total de ce qui n'est pas l'homme,
L'humanité la pleure et la rappelle, comme
Nos membres au réveil pleurent la nuit passée.

Amour de la nature, choir dans le fossé
Où croupissent, au pied de la tour, harassées,
Les forces du monde qui se sont endormies.

Amour de la nature, épuisement de vivre,
Besoin qu'a l'univers de se détendre en nous ;

Défaillance du train au milieu de la côte,
Fuite de la vapeur et glissement des roues.

Et moi, je suis venu de loin vers la nature
Par haine et par terreur de la ville unanime.
Je voulais retrouver un espace plus pur
Où notre liberté ne portât sur la nuque
Le poids d'aucun ensemble et d'aucune harmonie.

J'espérais vivre ainsi la vie imperméable,
L'univers m'abritant contre l'universel ;
Respirer pour moi seul en ouvrant mes pétales,
Que n'écraserait pas de rythme mille-pattes
Sorti de terre entre deux blocs inconscients.

Or je ne l'aperçois nulle part, la nature.
Elle m'épouvantait hier encore. Mon sang
Allait vers elle comme la mer vers la lune ;
Et mes âmes à sec qu'il ne soulevait plus
Semblaient dans ma poitrine
Une flotte échouée dans un port qui se vide.

Maintenant où donc est-elle,
L'immensité naturelle,
Le grand buvard fait de ciel
Et de terre qui résorbe
Le rêve individuel !



Je ne respire, je ne palpe autour de moi
Qu'un peu d'humanité qui germe et gonfle, éparse.
Ce relent plus aigu que le parfum des arbres,
Cette amère saveur, je l'ai déjà goûtée,
Lorsque j'étais debout en haut d'une montée,
Humant la ville avec ma gorge et mes narines,
Et que, se dilatant pour prolonger les rues,
Mes veines amenaient la foule vers mon cœur.

La nature, elle seule, aurait moins d'amertume,
La campagne est de la nature fermentée.



Le sol n'est plus la forme libre
Qui s'enfuyait autour du globe
Immensément pareille à soi.
Mais des clôtures le conçoivent.

Lui qu'on n'avait jamais pensé
S'organise jusqu'au lointain

En petits espaces distincts,
Comme un système d'idées claires.

Je vois des prés, des champs d'avoine,
Un carré de luzerne, un bois.
Les épis, les branches, les herbes
N'ont pas le droit de se mêler,
Et cèdent à la volonté
Infranchissable des limites.

Les haies, ce sont des lois humaines
Que la terre nourrit par force,
Et qui, âpres, hirsutes, torses,
Poussent impérieusement.



Contentes de sentir que le soleil les aime,
Elles qui savent bien accueillir ses rayons,
Et dont le sable flotte en forme de lumière,
Le routes rampent pour dépasser l'horizon.

On dirait qu'elles font un travail douloureux
Qui les étire infiniment sans les casser,
Et que leur tension devient une clarté.

Chaque mètre semble un effort, et chaque lieue
Une victoire. Quand je les vois si ténues
Serpenter comme des anguilles à peau d'or,
J'ai peur que tout à coup les champs, les prés, ces brutes
Que les murs n'ont pas pu discipliner encore,
Les écrasent entre eux d'une seule poussée.
Mais elles vont toujours avec leurs deux fossés
Que la nature a la paresse de franchir,
Et leurs arbres en rangs dont les tiges refoulent
L'émeute des végétations ennemies.

Comme un fil souple au bout d'une aiguille d'acier,
Les routes s'insinuent à travers les limites
Et cousent vivement les morceaux d'étendue.

Même quand nulle roue ne longe leurs ornières,
Quelque chose y circule et frémit. L'air des routes
Est presque une vapeur de mouvements humains,
Et leur sable est du mouvement cristallisé.



Voilà les gestes blancs que les villes se font
Par-dessus la nature aux rêves hérissés,
Comme on s'offre la main par-dessus un buisson.

Or elles échangent des signes
Plus légers, plus insaisissables
Que la route et que le chemin.

Elles pensent l'une vers l'autre
Sans que la terre en sache rien.

La terre n'entend pas leurs caresses qui courent,
Et ne devine pas l'amour aérien
Que s'envoient sur les fils, en frissons électriques,
Leurs cœurs, mal assouvis par la lenteur des trains.

Mais moi, je ne sens plus que ce long glissement ;
Je vois les mots passer comme un vol d'hirondelles
Dont l'ombre même échappe à l'océan stérile ;
Je les vois, un instant, qui reposent leurs ailes
Sur les poteaux pareils à des mâts de navires.

Leur essor innombrable efface l'étendue ;
Je nage parmi des vibrations humaines
Si hautes que mes pieds ne touchent plus le sol ;
C'est leur chaleur qui me traverse et me remue,
Et c'est la houle intelligente de leurs ondes
Qui, seule, me baignant dans sa réalité,
Supprime la nature et me refait le monde.

Par-dessus la nature.

Du blé pousse ; du vent l'ébranle ; les épis
Sont mus par la vigueur du sol qui passe en eux,
Et par l'air inquiet qui cherche un équilibre.

Ici,
Les mouvements de la matière et de la vie
Ont le pas grave, et sentent qu'ils sont les aïeux
Des mouvements hâtifs dont frémissent les hommes.

Le bruit d'une cloche m'effleure.
Je ne vois pas le fond du val
Derrière la pente et les feuilles.
Tout ce qui vit là-bas demeure
L'inconnaissable de mes yeux.

Mais je sais pourtant qu'un village
Y prend conscience de l'heure
En faisant sonner son église.

Vers l'autre bout
De la campagne,
Une fumée
Frétille au dos
D'une maison ;
Comme la queue
Du chien qui trouve
Un paquet d'os
Sous le gazon.

Et très loin aussi,
Parmi la bruyère,
Un berger conduit
Son troupeau de chèvres.

Sans qu'il dise rien,
L'aimantation
De son corps debout
Tient noué à l'homme
L'élan centrifuge
Des bêtes qui ruent
Sautent et galopent.

Pauvres groupes perdus dans l'espace ignorant !
Entre le toit qui fume et le hameau qui sonne,
Et du bruit de la cloche au silence du pâtre,
Il y a des épis, des branchages, du vent ;
Mais il n'y a qu'un point d'humanité vivante,
Et ce n'est rien que moi.

Mon crâne qui domine à peine l'étendue,
Voilà l'étroite auberge où peuvent s'abriter
Les âmes qui font route à travers la nature,
Et qui se cherchent l'une l'autre pour conclure
Sur la pierre du carrefour leur unité.

Le troupeau, la maison, le village, à la fois,
Deviennent conscients dans ma cervelle à moi.
Je sens sonner l'horloge, gambader les chèvres,
Et flamber l'âtre autour de la marmite noire.

Je suis le choc pensif de ces trois solitudes ;
C'est mon âme qui sert de soudure brûlante
A leurs plus longs désirs d'épanouissement.

Je suis le premier mot ému, balbutiant,
Que hasardent, toutes ensemble, ces trois vies
Qui s'abordent sans se connaître, intimidées.

Je suis leur union soudaine et leur baiser.

LA FAMILLE

Les frères, les cousins et les petits enfants
Sont venus chez l'aïeul pour faire la veillée ;
Dans la salle encombrée de fagots et de bûches
Et que parsèment des pommes de pin, on a
Descendu les chaises bancales et les bancs.

Les plus jeunes au fond chevauchent une huche.

Tourmentés par l'odeur du fromage et du pain,
Les chiens dont le flanc colle à la terre battue
Bâillent près du buffet qu'ils frôlent de leurs queues.

Au milieu,
Sur un guéridon de bois brut,
La lampe s'évertue. Les femmes

Qui, de leurs têtes inclinées,
Vénèrent la lumière jaune,
Allongent un peu la dentelle,
Et font tout lentement une aune,
En plongeant des doigts effrénés
Dans les fuseaux qui se trémoussent
Avec un bruit rond et roulant
De cailloux secoués au ventre
D'un bocal.

Le centre de la salle est un morceau de flamme ;
Il rend visibles ceux qui se tournent vers lui ;
Les yeux, pour le fixer, convergent ; et c'est lui
Que reflètent les mains, les fronts et les prunelles.

Dans l'ombre sa lueur ameute le réel ;
Un être qu'il éclaire est présent pour les autres,
Et, chez les paysans assis là, côte à côte,
Le désir de s'aimer naît de la lampe unique.

Chaque rayon est une route sans détour
Que descend la pensée nonchalante d'un homme,
Et toutes les pensées cheminent vers la flamme,
Et viennent aboutir au même carrefour.

On cause par instants. Les voix ne sonnent plus
Comme aux jours de marché quand on vend une vache,

Et ne se gonflent pas en ampoules remplies
De jurons. Les muscles et les mots se détendent.
Il se fait des accords de syllabes chantantes
Entre phrases d'enfants et phrases de vieillards.
Et peu à peu les voix ne sont plus à personne ;
La veillée cause.

Distraites par la joie de travailler ensemble,
Les femmes songent moins aux sous qu'on leur paiera ;
Les hommes, en parlant du blé nouveau qui pousse,
Des gelées, de la grêle, de la lune rousse,
Oublient l'argent futur vers qui bâille leur bourse.

Ils oublient que la haine a secoué leurs âmes
Comme des linges humides qui s'entrechoquent ;
Qu'ils brandirent les poings certains soirs de partage,
Tandis qu'à la cloison le lit du mort craquait.

Les visages ont l'air de se ressembler plus.
Une même pensée y promène ses doigts
Et façonne uniformément les traits dociles.

Inclinés en courbes égales, les sourcils
Font sur l'alignement des faces qui voisinent
Une ondulation paisible et prolongée.

Et derrière les yeux dont l'éclat est pareil
Il ne peut y avoir maintenant plusieurs âmes.

Oh ! l'ingénu plaisir d'exister ! La famille,
Qui savoure sa vie et qui se trouve belle,
Etale sur son corps le regard bienveillant
De toutes ses prunelles.

Elle qui s'aime ainsi voudrait vivre longtemps.

Elle voudrait, et c'est un désir véhément
Qui fait vibrer la flamme et s'attendrir les voix,
Retenir pour toujours ses hommes, côte à côte,
Dans la salle aux vastes murailles, si bien close
Que nul souffle d'esprit ne s'échappe dehors.

Elle est contente, elle se chauffe, elle s'éclaire.
Rien qu'une volupté dans une seule chair,
Rien qu'une chair qu'habille un murmure de mots
Avec de la fumée et des rayons de lampe.

Un vague épuisement qui rend lourdes les jambes,
Et le besoin de s'enliser dans du repos.

Le sang de tous fuyant les prisons qui l'isolent,
Filtrant, sans qu'on le voie, à travers les peaux molles,

III. — NOUS



Mais, au fond des corps, les cellules.

Je vous vénère, cellules de mon cerveau.
Que mon sang le plus pur aille vers vous, neurones
Qui vous êtes donné le devoir d'être moi.
Je vous aime entre les cellules de mon corps.

Les autres n'ont voulu que la tâche vulgaire,
L'effort sans yeux au fond de la chair sans lumière ;
Mais le peu de lueur qu'elles laissaient couler,
Goutte à goutte, comme une résine inutile,
Vous l'avez ramassé pour en faire des torches.
Et vous reconnaissant de loin parmi la foule,
A ce halo mystérieux qui vous entoure,
Vous avez traversé mon corps pour vous rejoindre ;
Vous avez arboré vos flammes, côte à côte ;

Les autres qui criaient n'ont pas pu les éteindre ;
Et vous toutes alors qui portiez des flambeaux
Vous avez fait le flamboiement de mon cerveau.
C'est votre bourg ; je le sens vivre dans ma tête
En rumeurs, en tournoiements, en feux électriques,
Comme un tas de fêtes foraines et d'usines.

N'ayez peur de rien ; luisez énergiquement ;
Car je vous défendrai contre toute ma chair.
Je les forcerai bien, les autres, à se taire.
Elles vous enverront leurs humbles vibrements
Que vous écraserez entre vous, chères meules,
Et leur dîme d'épis deviendra ma pensée.

Or moi qui suis votre total reconnaissant,
Votre unité qui se souvient et s'attendrit
D'avoir été possible en chacune de vous,
D'avoir été le rêve épars de mon esprit,
Je vous imiterai, neurones, je serai
L'homme qui sait voler de l'âme aux autres hommes,
Un carrefour joyeux des rythmes unanimes,
Un condenseur de l'énergie universelle ;
A mon approche, il jaillira des étincelles,
Et toujours autour de mon cœur il y aura
Un duvet crépitant de lueurs qui naîtront.

Si je ne parviens pas à concentrer la ville,
Je veux être du moins
Dans le fouillis obscur des câbles et des fils
Le brin ténu de conscience, que le fluide
Traverse d'une émotion incandescente.
Et d'autres, çà et là, se mettront à briller ;
Je ramperai vers eux dans l'herbe noire ; et nous,
Vers luisants, nous éblouirons le clair de lune.

Vous avez peiné, vous êtes mortes, cellules,
Afin de me créer moi qui suis votre dieu ;
Comme vous je mourrai pour me créer un dieu,
Et je resplendirai jusqu'à ce que je meure.

NOUS

I

Le siècle a dépassé la ligne d'horizon.
Sur le disque, pareils à des rayons qui poussent,
Des hommes sont debout et regardent le monde :
C'est nous.

Notre chair est remplie encore de naissance ;
Nous sommes, à vingt ans, de la flamme qui pense,
De la force qui part ;
La vapeur frénétique agite les chaudières ;
Nous allons vers demain, et nous quittons hier
Comme un train qui s'ébranle et qui sort de la gare.

Pour ne pas empester l'odeur de notre vie,
Nous balayons le tas des tristesses pourries,
Les rognures de désespoir.
Nous voulons être sains et clairs. Sur notre esprit,
Quand il s'affaisse, nous secouons l'arrosoir.
Les hommes avant nous ont pleuré trop longtemps.
Leurs âmes retenaient l'obscurité des temples ;
Le parfum de l'encens les faisait défaillir ;
Ils aimaient s'attarder à trop de crépuscules,
Et d'avoir vu des dieux qui craquent et qui brûlent
Ils étaient tous devenus fous.

Nous resterons debout malgré que le soir tombe ;
Le jour en s'éloignant nous laisse l'univers ;
S'il fait noir, nous saurons planter nos dents de fer
Dans la coquille de l'ombre.

Même aux heures de nuit, lorsqu'un mystère épars
Se glisse près du cœur et l'appelle autre part,
Et lorsque rien n'insiste plus pour que l'on vive ;
Nous, par-delà les murs et par-dessus les toits,
Nous entendons avec un tremblement de joie
Le sifflet des locomotives.

Leurs cris illimités nous gonflent d'avenir ;
Déjà notre poitrine avale le matin.

An fond de nos cerveaux étincelle soudain
Et flamboie un arc électrique.

La haine de la mort crispe nos poings rageurs ;
Nous ne serons jamais complices des douleurs
Dont le guet-apens nous menace ;
Il ne faut pas qu'elles nous prennent endormis ;
Pas de larmes ; broyons en nous ce qui gémit,
Et faisons luire notre face.

Nous ne permettrons pas à l'âme d'avoir mal ;
Et si, pour l'effrayer encore, les morales
Osent la regarder seulement dans les yeux,
Alors, brandissant haut le cadavre de Dieu,
On en aplatira d'un seul coup les morales.

Nous allons vers demain et le vent nous dépeigne ;
Nous foulons un trottoir arrosé de printemps ;
Nous allons ; et de notre pensée en métal
La lumière s'essouffle à tirer des fanfares ;
Nous sommes les clairons où chante le soleil.

Or nous, libres enfin des pieds jusqu'à la tête,
Nous de qui le vouloir
S'étale dru comme la crinière des bêtes ;

Nous qui nous refusons à traîner la brouette
Des vieux devoirs ;
Nous les forts qui pouvons, si le bonheur nous tente,
L'avoir ;

Puisqu'il ne surgit plus d'ennemis, par devant,
Puisque notre révolte a fait notre victoire,
Nous formons les faisceaux et nous plantons les tentes,
Avec le drapeau blanc,
Pour appeler l'idée qui dictera la loi.
Elle approche. Le sol de la route remue ;
Voilà que le vent siffle, et que notre raison
Hennit, ayant flairé l'odeur d'un dieu vivant.

Nous frémissons comme le sol où pousse un arbre ;
Nous sentons parmi nous les racines d'un dieu
Se tordre et serpenter et sucer notre vie ;
Nous sommes de la terre en tas qui se craquèle,
Et d'où monte, à travers les mottes, vers le ciel,
La conscience de la ville.

Nous en avons assez d'être de simples hommes,
Des égoïstes nains qui se gonflent en cloques
Sur un membre de l'univers.
Maintenant le désir nous a pris d'être énormes :
L'infini de notre âme est encore une borne
Que nous sautons.

Nous en avons assez de fondre dans la mort
Comme de l'or dans l'eau régale ;
Il faut de la pâture aux affamés de temps ;
Quand on a dévoré cinquante ou soixante ans,
On se couche en pleine fringale.

L'espoir du paradis qui flambait autrefois,
On eut beau le couvrir avec nos doigts, le vent
A soufflé la chandelle ;
Le vent a balayé l'au-delà du zénith ;
Mais, pour nous consoler de la vie éternelle,
Nous aurons la vie unanime.

Chacun de nous s'étire, et, s'accrochant des ongles,
Grimpe hors de lui-même ;
Il semble que déjà nous soyons un peu moins
Ephémères.

Nous voulons librement que l'on nous asservisse ;
Avoir un dieu vaut plus qu'avoir la liberté.
Nos âmes qu'on a mis tant de jours à sculpter,
Et que des ornements somptueux enrichissent,
Nous les jetons, sans une larme, au précipice
De la cité.

Qu'elles aillent tomber sous les roues des voitures,
Rebondir aux pavés, cogner contre les murs,

Que les lourds mouvements du peuple les triturent,
Et que les foules, tournoyant comme des meules,
Les cassent comme des grains mûrs !

Nous avons le désir d'aimer ce qui nous brise ;
Graves de quiétude et frémissants de joie,
Nous cessons d'être nous pour que la ville dise :
« Moi ! »

II

Nous pouvons nous asseoir à côté de l'enclume
Sur les barres de fer que nous battrons demain ;
Le brasier brûle encore ; ouvre la porte au soir,
Pour que le vent se chauffe et porte par la terre
L'haleine des charbons qu'ont allumés nos mains.

Depuis cent ans, depuis mille ans
Une lave ébranlait le sol,
Et c'est notre âme de vingt ans
Qu'elle a soudain choisi pour faire
Son volcan.

Le premier flamboiement a jailli ce matin ;
Il n'a pas dépassé l'enceinte des montagnes ;
Les hommes des vallons ne l'ont pas vu de loin.

Le cratère s'endort car il a respiré
L'éponge ruisselant de clair de lune et d'ombre
Que la nuit tend sur ses naseaux exaspérés.

Mais les cendres déjà franchissent l'horizon ;
Et les passants des carrefours, les jeunes filles
Des fenêtres, les enfants des jardins regardent
Venir les astres noirs à l'occident des villes.

Et nous sommes une écurie incendiée ;
Des chevaux noirs, sentant le feu prendre aux litières,
Cassent leurs chaînes, ruent de leurs sabots ferrés
Contre les portes, et s'emballent vers la plaine.

Je sais, nous n'entendons presque plus leur galop,
Nous que voilà dans le silence après l'effort ;
Mais je sais bien qu'ils ne sont pas fourbus encore.
Ils vont. Toute la terre est leur tambour sonore ;
Ils ne s'arrêteront qu'en face de la mer.

Nous avons créé Dieu comme on brasse la pâte
Avec des mouvements qui nous exténuaient.

Nous avons créé Dieu comme on nage, à la hâte,
Dans une eau qui fait des remous et gicle aux yeux.
Au bout des ondoiements dont c'est nous le milieu,
Dieu paraît en écume,

Car les groupes vivaient sans l'avoir jamais su ;
Ils étaient presque aussi naïfs que l'univers ;
Ils se ressemblaient tous : les villages assis
Dans l'herbe ; les grandes villes qui sont debout ;
Les casernes, et les troupeaux de bœufs tranquilles.

Ils se réjouissaient de téter le soleil ;
Mais il coulait en eux comme de l'ombre chaude ;
Leurs masses s'entr'ouvraient pour prendre ses rayons,
Et puis les verrouillaient au cachot de la chair.

Nous avons à coups de cloche
Jeté sur eux l'angélus
De la conscience neuve ;
Ils s'éveillent, ils se lavent,
Ils sont dieux, leur règne arrive,
Parce que c'est notre rêve,
Et que nous l'avons voulu.

Pendant que nous causons, les paupières baissées,
Et que nous appuyons le front qui a pensé
Sur les mains qui ont fait ;

Dans le creux des maisons il y a des familles
Qui voient leur âme et qui l'écoutent sautiller
Comme un grelot de fête ;
Dans les cafés, autour des tables, il y a
Des groupes qui sourient de sentir les lianes
De leur âme tenace et courbe
S'enrouler aux poignets, aux poitrines, aux cous ;

Il y a quelque part des salles sous des poutres
Où ce soir une foule devient consciente ;
Il y a cette nuit des hameaux et des bourgs
Où notre effluve arrive à la première auberge,
Et qui seront presque divins au petit jour ;

Il y a des armées en marche sur les routes ;
Des trains forçant l'espace à s'engouffrer en eux
Avec des sifflements ;
Nous les rattraperons ; nous mettrons sur leur croupe
La poigne qui saisit et les ongles qui creusent ;
Notre effluve fécondera leur mouvement.

Enorgueilli mais las de sa paternité,
Notre corps peut dormir au rythme des étoiles ;
Dieu notre fils est né là-bas sous tous les toits ;
Toutes les forces vont chanter.

Toutes les forces vont chanter.

La certitude chaude est au cœur de la ville ;
Une pulsation régulière l'envoie
Le long des rues qu'elle encourage, et jusqu'aux toits
Qui ne se tassent plus par crainte du ciel noir.
Les voitures vont vite et ne s'entravent pas ;
Les mouvements des jambes, les gestes des bras
S'ordonnent souplement dans la foule qui marche.
Les multiples élans coulent l'un contre l'autre
Sans que rien tout à coup accroche, heurte, saute ;
Chaque rythme, onduleux et huileux, s'intercale
Dans le vide qui bâille entre deux glissements.

Un bruit de force qui suffit à son effort,
Et d'énergie également distribuée
Monte de la cohue à travers les buées
Que les murailles suent et les lampes colorent.

La ville ne sent plus qu'elle a des cimetières ;
Les songes des vieillards restent à ras de terre
Et ne s'élèvent pas jusqu'à sa conscience.

Elle sait que les morts sont des transmissions.
Les hommes qui, ce soir, agonisent en elle
Lui rendent simplement par sursauts douloureux
Le peu qu'ils arrêtaient de son fluide immortel.

Ils l'ont serré, tant qu'ils ont pu, entre les nœuds
De leurs organes ; mais ce soir ils lâchent prise.
Pendant qu'eux râlent, des corps jeunes s'électrisent
Dans la vibration que font les corps dissous.

Et les enfants qui peinent entre des brancards,
Malgré leur peau rougie et leurs doigts énervés,
Sont heureux que la roue martèle les pavés
Et fiers d'agir contre le poids de la matière.

Aux cafés les buveurs rêvent un avenir
Eternel entre des clartés et des miroirs,
Avec de la chaleur, des violons, des voix,
Des fauteuils mous dont l'embrassement fait dormir,
Et des liqueurs aiguës dont la morsure éveille.

Ceux qui, dans les carrefours,
Au bord du trottoir, attendent
A l'heure du rendez-vous,
Triturant des yeux la foule,
Jusqu'à ce que leur regard
En arrache une présence
Dont le seul rayonnement
Cachera toute la foule,
N'ont pas d'angoisse à la gorge
Ni de saccades au cœur ;
Ils sont sûrs de voir tantôt
S'avancer entre les rythmes
La démarche bien-aimée.

Les arcs voltaïques pétillent dans les globes,
Sans faillir.
C'est qu'au loin tournoient fidèlement
Les dynamos qui font une rumeur d'abeilles ;
Et que, depuis leur centre où se croisent les forces,
Où les courants pressés s'entre-tuent et s'engendrent,
Puis se sauvent le long des câbles et des fils,
Jusqu'aux charbons qu'un grand baiser volatilise,
Le mouvement, soumis au vouloir de la ville,
Devient, seconde par seconde, la lumière.

L'élan des express traverse les chambres
Des philosophes, avec un bruit dur

D'acier qui court et de force qui crie ;
Et les philosophes croient que leur chambre
Se transforme en quelque gare sonore
Où, tenus par des attelages fermes,
Ayant des sacs de faits plein leurs fourgons
Derrière l'idée ardente et motrice,
Les systèmes attendent un signal
Pour s'ébranler irrésistiblement,
Et suivre plus loin que tout horizon
La continuité des rails logiques.

Des savants méditaient, dans l'amertume :
« La matière, l'oiseau mystérieux,
Notre oiseau sacré qui ferme les yeux,
Et qui cache l'infini sous ses plumes,
Nous lui avions fait une belle cage ;
D'inflexibles lois étaient les barreaux ;
Voilà qu'il se sauve entre les barreaux ;
La matière devient impondérable. »

Mais ce soir l'unanime a tant de certitude
Qu'il s'en glisse aux bourrelets des laboratoires.
Les savants disent : « Nous ferons une autre cage,
Avec des perchoirs neufs et des barreaux plus drus,
Pour l'oiseau qui porte l'infini sous ses plumes. »

Elle n'accepte plus, la ville, d'ignorer
Par le flux de quel nerf ou de quel océan
Du soleil vers la terre et vers elle descend
L'attraction universelle.

Habilement, elle se fait des certitudes
Avec les doutes fins que filèrent ses hommes.
Rien que d'avoir un peu conscience de ses rues,
De sentir vivre, au son de la même minute,
Et vibrer à la fois, en ondes qui s'ajoutent,
Le cerveau des savants et le ventre des filles,
Elle devine mieux la vie et l'univers
Qu'un ventre qui jouit ou qu'un cerveau qui doute.

Toute sa chair n'est plus qu'un immense regard.
Au lieu de rebondir contre les phénomènes
Et de lui revenir en reflet contre l'âme,
Il troue, sans dévier, leur dallage de verre,
Et découvre, dans la pénombre du sous-sol,
Un peu moins bas que la substance, un peu moins haut
Que l'apparence, dans un lieu d'aube et d'amour,
Commencement d'un puits peut-être, ou d'un couloir,
Une forme annelée, successive, bougeant,
Semblable à quelque ver qui n'aurait pas de bout ;
Une forme ayant du relief et de la chair,

Une figure plus native de la chose,
Une membrane dont le contour souple et chaud
Révèle mieux l'ombre musclée qui est dessous.

Ce soir la ville sait que le monde est réel.

DEMAIN

Nous ne serons rien.
Plus rien.
A peine peut-être
Un petit tremblement de branches où les forces
Poseront un instant leurs pattes de condor.

Je ne serai plus rien, moi.
Lui, sur le trottoir,
Là-bas, ne sera plus rien. Ni vous qui buvez
Aux terrasses ; ni vous qui dormez sous les toits.
Depuis longtemps, notre âme, on l'aura vendangée.
Il n'en restera plus qu'une mousse au pressoir,
Et qu'un pli de vapeur au-dessus de la cuve.

Nous serons des prolongements, comme les filles
Qui attendent sur le trottoir au coin des rues,
Tiges minces de chair
Où coulent aboutir tous les élans femelles
Dont les ondes secouent et réchauffent la ville.

Notre corps agira fermement sur le sol ;
Mais le total clair et léger de notre corps
Et tout ce qui scintille à l'envers de nos gestes,
Ce qui est notre conscience aura monté.
Un cerf-volant doré s'envolera de nous
Qui n'aurons même plus d'yeux pour le regarder,
Qui sentirons seulement le long de sa corde
Jusqu'à nos mains gelées descendre un peu de foudre.

Nous aurons plein nous-même un savoureux néant ;
Et nous pendrons comme des grappes de raisin.
Notre cœur aura l'air d'un bon chien endormi
Dans une chaumière sans lampe.

Nous nagerons en foule au fond du lac aimé,
Heureux de remuer la pénombre de l'eau,
Pour que nos mouvements lancent un escalier
De frissons plus clairs à chaque marche,
et là haut
S'élargissent en une houle qui reflète
Tout le soleil multiplié.

UN JOUR

Nous serons un jour des rouages
Qui ne songeront qu'à bien faire ;
Nous serons en cuivre et en fer,
        Mais pas en âme.

Nous transmettrons exactement
La force qu'on nous confiera.

Ce que nous prendrons aux volants
Nous le passerons aux courroies.

Nous n'en garderons même pas
De quoi nous tordre une pensée.

Nous rêverons d'atténuer
Nos grincements, et de les fondre
En rumeur huileuse et glissante.
Nos corps suinteront un silence
Gras et saturé d'énergie.

Nous consentirons à la joie
Lasse et femelle d'être agis.

Toutes nos palpitations,
Nos montées de sang et de lymphe,
Nos flux de nerfs, nos bonds de muscles,
Tous les mouvements qui s'étreignent
En hâte, dans des chambres chaudes,
Aux étages de notre chair,
Ne seront plus qu'un tremblement
De pièces qui s'emboîtent juste
Et qui forcent l'une sur l'autre.

Nous serons en acte et en fer.

FIN

Je me suis étendu sur mon lit. J'ai la fièvre.
Je sens les battements de mon cœur sur mes yeux.
Ma tête a chaud. Mes mains se croient pleines de cendres.
Je ne me souviens pas d'avoir été poète.

Ce ne sont pas mes doigts qui ont écrit le livre ;
Je n'ai qu'une âme pauvre et qui voudrait pleurer ;
Mon corps fermente et ne sait rien contre son lit ;
Rien n'est jamais venu de la ville vers lui.

Qu'est-ce que j'ai rêvé, et qu'est-ce que j'ai dit ?

Est-ce bien vrai que des forces mystérieuses
Hier encore accouraient et s'étreignaient en moi ?

Est-ce moi le passant qui debout sur la ville
Rassemblait dans ses poings la conscience des dieux?

Je suis si peu ce soir. Je ne suis rien que moi,
Rien que mon corps fiévreux qui s'effraye et qui sue;
Ce n'est pas moi qui ai pensé toutes les rues;
Mon souffle n'a pas incliné les fumées noires.

J'ai l'âme trop collée au sol et trop étroite;
En se baissant, l'amour n'y pourrait pas entrer.
Est-ce vrai qu'elle fut une tente sacrée,
Et que les dieux futurs ont dormi sous ses toiles?



Mais je n'ai plus la fièvre, et je me mets debout.
Car je me suis souvenu de toi, tout à coup,
Nébuleuse des chiens de chasse.



Tu vibres dans le ciel, recourbée en ressort,
Autour de ton pivot où les flammes pourrissent,
Et qui bombe comme un furoncle sur le vide.

Ecume de l'éther qui se fige et se tord,
On dirait que c'est toi la jeunesse du monde,
Toi sa bouche bavant sur la bride, et sa langue
Roulée autour du mors.

Tu es la femme nue qui peigne ses cheveux,
Le dos arqué, les mollets gonflés, la crinière
Qui croule et que le vent jette contre ses cuisses.

Tu sembles te tasser et te crisper en boule
Sur un sol que tu tiendrais par toutes ses herbes,
Pour le lâcher en te dénouant, et bondir.

Tu calcules depuis des siècles un élan ;
Tu ne te trouves pas une force assez dense ;
Tu te replies encore et te contractes mieux
Pour mordre la chair de ton ventre avec tes dents.

Ne te débande pas, arc de flamme, attends-nous,
Et si tu peux, courbe-toi plus, en attendant.



Nous le savons. La terre va se refroidir.
Son destin finirait si nous n'étions pas là.

Sur sa croûte de roc plus dure chaque nuit
Nous mettrons une écorce d'hommes, tendre et pâle.

Nous épanouirons l'âme des groupes dieux,
Pour qu'un groupe dévore un jour l'humanité.
Elle redeviendra jeune comme le sperme,
La vieille terre, et nous irons te l'apporter.

Nous la déposerons au bout de ta spirale.
Tu la prendras. Et brusquement tes énergies
Redresseront leur dos comme des chats rageurs
Dont le poil se hérisse et dont le gosier râcle.

Tu tourneras deux fois, tu tourneras trois fois,
Avec la terre et nous dans le creux de ta fronde,
Et tu te détendras soudain, ô nébuleuse,
Pour lancer la terre unanime au front du monde

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LES UNANIMES

I. AVANT

14*

II. DIEU LE LONG DES MAISONS

III. DYNAMISME

DEUXIÈME PARTIE

L'INDIVIDU

I. SANS MOI

II. MOI EN RÉVOLTE

III. NOUS

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt octobre mil neuf cent treize

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



Pour se répandre et pour se mêler de nouveau
Comme il était jadis dans le corps de l'ancêtre.

Une âme qui fleurant le parfum de la terre
Se balance et s'endort au roulis des fuseaux.

Somnolente, placidement heureuse d'être,
La famille.

LA CONSCIENCE QUI DEVIENT

..qu'un peu d'humanité qui germe et gonfle, éparse.

Eparses dans le peuple innombrable des plantes,
Les maisons du village, aux faces indolentes,
Qui somnolent en murmurant les mêmes mots,
Enfouissent leur vie avec tant de mystère
Qu'à peine on voit briller, çà et là, près de terre,
Les écailles d'un toit nageant sous les rameaux.

Les petites maisons restent effarouchées ;
Le retentissement des vieilles chevauchées
Vibre encore tout au fond d'elles ;

Elles ont peur, toujours, de l'homme qui venait
Poser ses bottes de soldat sur les chenets
A la lueur familiale des chandelles.

Le temps ne coule plus, les souvenirs se caillent
Dans leur mémoire ankylosée ;
Elles tremblent, croyant entendre la bataille,
Quand l'air agite les croisées

On ne leur a pas dit, aux maisons du village,
Que les hommes, déjà plus graves et plus sages,
Voudraient tant se chérir qu'ils se haïssent moins,
Et qu'en ouvrant les bras ils desserrent les poings ;

Que la race brisant les rochers qui la gênent,
Dévale par torrents de la montagne aux plaines,
Coule, gonfle, conflue, puis, avec un bruit sourd
De chute, s'engloutit dans les villes trop pleines,
Lacs d'hommes que font frissonner les vents d'amour.

Et c'est pourquoi elles se cachent,
Dissimulées sous leurs toits noirs,
Sans rien savoir et sans rien voir,
Les fermes où dorment les vaches.

Et puis, comment s'aimer ? L'amour se perd en route.
Il y a tant de champs, tant de prés, tant de roches !
Avant qu'on ait atteint les maisons les plus proches,
L'amour qu'on porte a fui de l'âme, goutte à goutte.

Ils sont épais, les murs des petites chaumières,
Pour que le vent rageur se cogne aux grosses pierres,
Et les morde en aveugle et s'y casse les dents.

Mais les souffles ténus qui vont se dévidant
Parmi l'espace élu que l'homme sanctifie,
Et sont l'essence impondérable de la vie ;
Les souffles si vibrants qu'ils semblent composés
Avec des mots profonds et de vastes baisers,
Avec l'odeur de femme et l'haleine de cierge ;
Les souffles qui, pareils à des fils de la vierge,
Viennent frôler le cœur et s'enroulent autour ;
Qui forment l'épervier incassable d'amour
Où les êtres captifs frémissent pêle-mêle ;
Les apôtres ailés de la bonne nouvelle
Qui nous baptisent dans leur effluve sacré,
Passent devant le seuil et n'osent pas entrer.

Pourtant, à certaines heures,
Le soleil donne aux masures
Des pensées meilleures.

Les pierres semblent moins dures ;
Çà et là de l'ombre rousse
Les couvre, comme la mousse
Aux bois.

Entre elles flottent des voix
Telles des écharpes claires.
Les maisons veulent se plaire
Et sont lasses de maudire.

Avec des airs confiants,
Elles s'envoient leurs enfants
Comme on s'envoie un sourire.

Peu à peu les taillis, les labours et les prés
Sont moins larges. Les gens, les choses, resserrés
Comme un bouquet de fleurs dans la main d'une femme,
Laissent s'épanouir et se mêler leurs âmes ;
Un parfum conscient s'élève du hameau.
L'atmosphère plus tiède a soudain des sursauts
Qui sont presque des palpitations charnelles ;
Et les rayons qu'ensemble exhalent les prunelles
L'imprègnent doucement d'esprit et de lueur.
Tout l'inerte dehors se fait intérieur
Et vit.
Rien n'est plus soi, rien n'est seul, rien n'est triste.

Le village devient et saura qu'il existe
Le jour où, pénétrée par l'effort des cerveaux,
La matière sera comme un immense oiseau
Dont le corps transpercé pantelle au bout des flèches.

Et déjà, vers midi, pointant leurs frêles mèches,
Lorsque le vent se noie au large de l'été,
Les petites fumées que pensent les chaumières
Vont d'un essor égal dormir dans la lumière,
Et faire un songe prophétique d'unité.

Unanime, je t'aime.

C'est le dimanche au soir ; je m'assieds sur le mail
Où sont des bancs de fer et des arbres taillés ;
Quelques gens devant moi se promènent et causent ;
Leur démarche est paisible et leur voix reposée.

Je ne la connais pas, cette petite ville ;
C'est la première fois que je touche sa vie ;
Elle porte un clocher pointu ; son nom me plaît ;
Moi je suis triste un peu de ne rien savoir d'elle.

Elle émeut délicatement, comme une femme
Qu'on vient d'apercevoir, qu'on se sent près d'aimer,
Et qui vous donne dans un seul de ses regards
La soif d'approfondir son âme et son passé.

Cette ville sous le crépuscule, il faudrait
Qu'elle ait un corps pareil au mien, et que je puisse
L'interroger tout bas en lui prenant les mains.

Je lui demanderais les secrets de son cœur,
Si ses hommes croient au bonheur, s'ils croient en Dieu,
S'ils lisent des romans, et si les jeunes filles
S'en vont, quand il fait chaud et que la clarté tombe,
Dans une église afin que l'ombre les caresse ;
Je lui demanderais pourquoi ses toits sont bleus.

Les rues ont une expression qui me pénètre
Mais qui me semble du mystère. Je devine
Que certaines maisons frémissent d'adultères,
Que, dans l'au delà des croisées,
Entre les rideaux lourds, dans le règne des lampes,
Il y a de la chair qui ne veut pas dormir.

Est-ce que les enfants d'ici jouent aux soldats ?
Pour quelle mort, depuis tantôt, sonnent les cloches ?

Mon esprit solitaire est une goutte d'huile
Sur la pensée et sur le songe de la ville,
Qui me laissent flotter et ne m'absorbent pas.

Je voudrais m'infuser en elle, me glisser
Dans les joints de ses murs, à travers ses familles,
Etre une omniprésence éparse sous les toits.

Nulle vibration ne passe d'elle à moi.
Et malgré mon désir, malgré ma jalousie,
Je l'ignore, et je suis pour elle, simplement,
Un corps qui s'est posé par hasard sur un banc.

RETOUR

Je suis sorti des champs et des forêts
Comme d'une chambre où l'on s'est aimé,
La tête pesante et les muscles las.
Je ne savais plus comment me penser.

Mon cerveau était la maison couverte
De mousse, avec des frôlements de bêtes,
Où logeait seule une vieille torpeur.
J'avais oublié ce qu'il faut penser.
Comme une loque devant la fenêtre
Pendait le souvenir de la forêt.

Dès que je mets le pied sur ton trottoir, ô ville,
Toute la chair que j'ai se crispe et se distend,

Comme de toucher nue un plateau électrique.
Ton amour inquiet tombe sur moi, d'un coup,
Et je tremble pareil aux pièces d'un moulin
Quand on lâche l'écluse et que les eaux s'écroulent.

Le bruit des voitures,
Aigu, saccadé,
Et denté, m'engrène.

Ma vie s'ébranle, s'accélère,
Tourne vertigineusement.

Le chant boueux de la rue,
Le mouvement de la foule,
Et les reflets compliqués ;
La surexcitation,
L'énergie âcre de l'air
Altèrent timidement
Ma substance.

Les émanations de la cité pénètrent
Et transforment les molécules de mon corps,
Et les ramènent à des danses oubliées.
Crucifiées aux murs, les affiches me disent
Obstinément les mots qu'on leur a confiés.

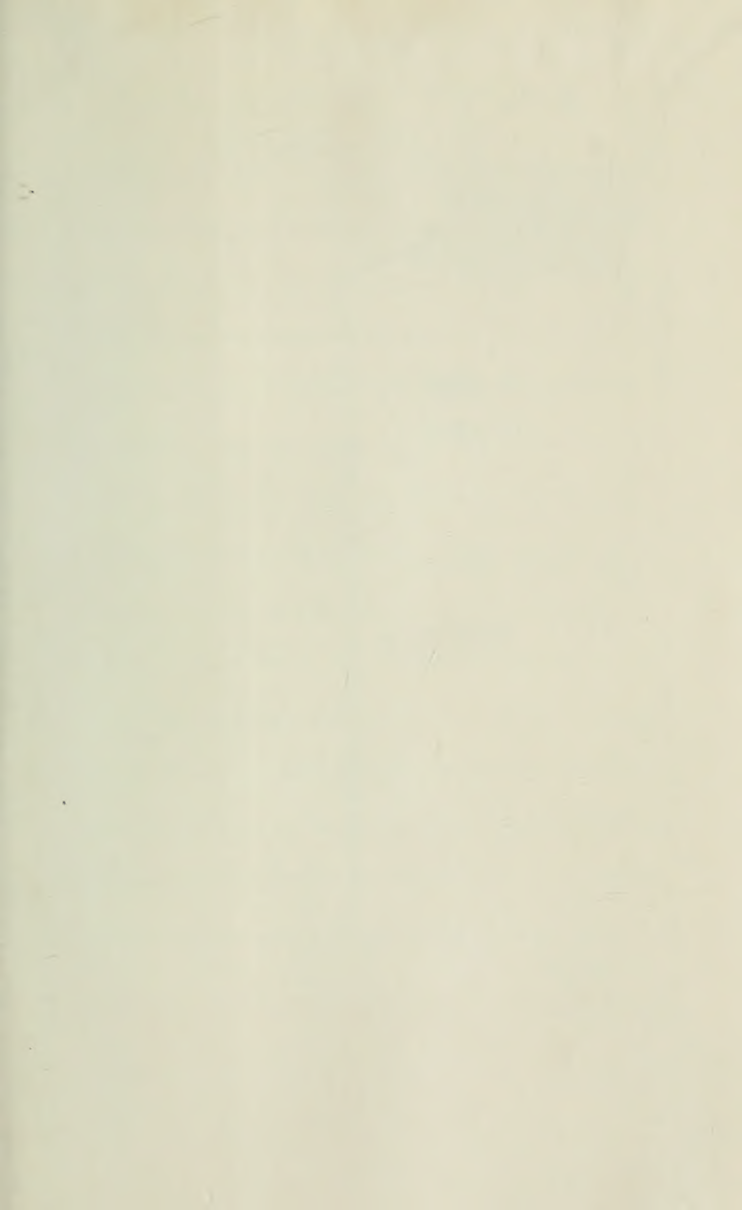
Phrases simples, branches fragiles,
Et qui fléchissent sous mon âme.
A l'étalage des marchands
La face des livres médite ;
La lumière se plaît sur eux
Et cerne les lettres du titre.

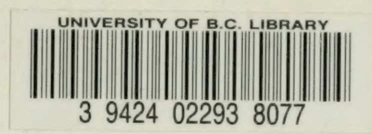
Quand je lève leur couverture,
Les volumes m'envoient au front
Une brusque et tiède bouffée.

Car ils sont les coffrets d'un jour
Où se ramasse l'unanime.

En les touchant l'un après l'autre
Mes doigts et mes regards sont devenus plus chauds.

Les dernières cellules de moi-même
Que ne ranimaient ni le bruit des fiacres,
Ni les pulsations de l'air nerveux,
Ni le tumulte et la rumeur des hommes,
Vibrent devant les revues et les livres.





Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.